Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
6e DRAGONS **HISTORIQUE** **1870-1871**	**Cavalerie** **1862-1871**
Auteur :	Origine : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6368500s.r=.langFR
Référence : **éditeur : D. Joly (Lyon) 1871**	Transcripteur : **Martine LARROQUE** Date : **2013**

Ancestramil

6e RÉGIMENT DE DRAGONS

HISTORIQUE DU RÉGIMENT PENDANT LA GUERRE DE 1870-1871

Ancestramil

FORMATION DE L'ARMÉE DU RHIN

Juillet 1870

14 juillet – Le général inspecteur **LEGRAND** prévient que l'inspection générale qui devait commencer le 17, est remise jusqu'à nouvel ordre.

15 juillet – Le régiment reçoit l'ordre de mobiliser 4 escadrons sur le pied de guerre, à l'effectif de 130 hommes et de 105 chevaux de troupe par escadron. Le 3e escadron (capitaine **PRUD'HOMME**) forme le dépôt.

Les escadrons de guerre ne sont composés que d'hommes à l'école d'escadron, disciplinés et robustes. Les cadres sont parfaits. Les chevaux, presque tous de provenance normande, sont dans les meilleures conditions d'âge et de santé. Enfin, le régiment qui, sous l'énergique et active impulsion de son chef (le colonel **TRILLON**), a été exercé à toutes les manœuvres du 1er février jusqu'au moment du départ, présente réellement le plus bel ensemble, et l'on peut dire que son esprit de corps s'est maintenu à la hauteur de ce qu'il était en Crimée sous le commandement du colonel **RESSAYRE**.

16 juillet – Les 1er et 2e escadrons sont envoyés, par ordre du général de division, au camp de Saint-Médard (17 km de Bordeaux) pour y bivouaquer et y être exercés au tir à la cible, avec les nouveaux fusils. Le 5e escadron qui forme détachement à Bordeaux, se rend en marche militaire à Saint-Médard et y séjourne les 16 et 18 pour y être exercé au tir.

Les dragons retirent de cet exercice une confiance illimitée dans leur nouvel armement, et cette confiance ne sera pas sans influence sur leur belle conduite en campagne.

21 juillet – Les 1er, 2e et 5e escadrons, rentrent à Libourne, pour compléter leur mise sur pied de guerre.

22 juillet – Les 4e et 5e escadrons, sous le commandement du commandant **DUPONT**, partent pour Lyon par les voies ferrées. Ils y arrivent le 23 au soir.

23 juillet – Les 1er et 2e escadrons et tout l'état-major partent pour Lyon en un seul train. Ils y arrivent le 25 à 2 heures du matin.
Ces embarquements se sont effectués par une chaleur torride, et les chevaux durent rester 50 et 56 heures sans boire et presque sans manger. Tous ont parfaitement supporté cette première épreuve.

25 juillet – Le régiment en entier est caserné à La Part-Dieu où il doit attendre de nouveaux ordres.
Le régiment forme brigade avec le 6e hussards, sous le commandement du général **DU COULOMBIER**. La 1ère brigade (général **CAMBRIEL**) composée du 4e hussards, 4e et 8e lanciers, est déjà à Belfort, où se trouve également le général **AMEIL** qui a le commandement de la division de cavalerie du 7e corps d'armée (général en chef **DOUAY FÉLIX**).

Août 1870

24 août – Le régiment reçoit l'ordre de partir pour Paris par les voies ferrées.

25 août – La première colonne, composée de l'état-major, des 1er et 2e escadrons, part à 7 heures du matin ; la deuxième colonne, 4e et 5e escadrons, sous le commandant **DUPONT**, part le même jour à midi.

26 août – Arrivée à Paris des deux colonnes. Ordre de se rendre à Versailles par la route. La 1ère colonne y arrive à 5 heures ; la 2e à 9 heures. Le quartier de l'Orangerie est assigné au régiment.

Septembre 1870

1er septembre – Le régiment part pour Reims, où il arrive en gare dans la nuit du 1er au 2.

2 septembre – Au matin, il est établi au bivouac dans les promenades en arrière de Reims et attaché définitivement à la division du général **D'EXEA** (1ère division du 13e corps).

3 septembre – Une reconnaissance, commandée par le commandant **POLINIÈRE** et composée d'un escadron et de deux compagnies d'infanterie, part à 4 heures et demie du matin dans la direction de Rethel. Elle rentre à 10 heures n'ayant rien à signaler.

4 septembre – Dans la nuit du 3 au 4, l'ennemi est signalé comme devant arriver en force sur Reims. A 2 heures et demie du matin, le général **D'EXEA** ordonne la retraite de toute la division sur Soissons. Le régiment forme l'arrière-garde avec deux escadrons. Les deux autres escortent l'artillerie. 30 dragons sont laissés en extrême arrière-garde avec mission de pousser vivement les trainards vers Fismes où l'infanterie doit prendre le chemin de fer.

Ancestrami

Avant de quitter Reims, les troupes avaient appris le désastre de Sedan ; aussi à 4 km de cette ville, la mission du peloton d'arrière-garde devient difficile. Les trainards de toutes armes encombrent la route, les uns refusant d'aller plus loin, les autres abandonnant leurs fusils, leurs sacs, jusqu'à leurs chaussures pour aller plus vite. Les dragons, loin d'être ébranlés par ce spectacle affligeant, vont jusqu'à frapper de coups de plat de sabre ceux de ces malheureux qui se montrent par trop récalcitrants.

Arrivé à Fismes, le régiment fait un repos de trois quarts d'heure et, débarrassé de l'infanterie, continue sa route sur Soissons escortant toujours l'artillerie. On arrive en vue de cette place à 8 heures du soir et l'on bivouaque sur les glacis.

5 septembre – A midi, une reconnaissance d'un bataillon et du 4e escadron (capitaine **CLIQUOT**) est envoyée jusqu'à 12 km sur la route de Fismes. Les hauteurs sont couronnées par les éclaireurs du régiment. Le peloton d'avant-garde détache quelques hommes à 5 ou 6 km en avant sur la route. Aucune nouvelle de l'ennemi que celle de son arrivée à Reims dans la soirée du 4.

La reconnaissance, arrivée au 10e km, reçoit tout-à-coup l'ordre de rentrer au bivouac en toute hâte. Pendant son absence, des rapports erronés, faits sans doute par d'habiles espions, avaient propagé le bruit que la reconnaissance entière venait d'être enlevée par les Prussiens. L'ordre de lever le camp immédiatement avait été donné (il était alors une heure), et la division, infanterie comprise, avait continué son mouvement de retraite sur Crespy. Une brigade d'infanterie avait été embarquée ; l'autre, sous le commandement du général **MATHON**, avait suivi la route, ainsi que les bagages et l'artillerie escortée par deux escadrons du régiment. Un 3e escadron formait l'arrière-garde.

A sa rentrée au bivouac, la reconnaissance le trouva complètement évacué. Elle suit le mouvement des troupes qui la précèdent. Arrivée à Crespy, le manque de vivres décide le colonel à demander au général de continuer sa route jusqu'à Villers-Cotterêts. On prend 2 heures de repos, et l'on arrive à Villers-Cotterêts à 7 heures du soir où l'on s'établit au bivouac dans la prairie du château.

6 septembre – A 7 heures du matin départ pour Juilly, près de Dammartin. L'infanterie y est depuis la veille. Bivouac près de la gare.

7 septembre – A 6 heures et demie du matin, départ pour Livry. Arrivée au bivouac à une heure. Pluie torrentielle. Toute la division **D'EXEA** est réunie.

8 septembre – La division **D'EXEA** part pour son compte et se dirige sur Paris. Le régiment reçoit l'ordre de se rendre à Versailles en contournant Paris. Départ de Livry à 8 heures et demie. Arrivée à Versailles à 5 heures et demie. On s'établit à la caserne d'artillerie : moitié dans les cours, moitié dans les écuries. Le lendemain 9, le départ d'un régiment laisse le casernement complet au 6e dragons. A Versailles, se trouvent réunis les débris de régiments de cavalerie qui ont pu s'échapper de Sedan, et plusieurs régiments de marche en formation.

Archives militaires

14 septembre – Le régiment fait partie d'une colonne composée du 1er régiment de cuirassiers de marche et du 6e hussards qui, pendant que nous marchions sur Reims, se dirigeait sur Mézières. Le général **DU COULOMBIER** commande cette colonne dont la destination est Orléans en passant par Rambouillet et Chartres. Arrivée à Rambouillet à 3 heures. Bivouac au-dessus et en arrière de la ville.

15 septembre – Bivouac en arrière de Maintenon.

16 et 17 septembre – Bivouac à Chartres ; 2 escadrons au clos Saint-Jean, 2 escadrons au marché aux chevaux.

18 septembre – Départ de Chartres à 6 heures du matin pour prendre la direction d'Orléans. On double l'étape après une halte de 2 heures à Ymonville, et on arrive à Arthenay à 6 heures du soir. Bivouac au moulin, en avant du bourg, et grand-garde couvrant la route de Paris.

19 et 20 septembre – Même bivouac à Arthenay. On se met en communication avec le 6e hussards qui occupe Toury, Bazoche-les-Gallerandes et Neuville. L'ennemi est signalé à Pithiviers.

21 septembre – Le 6e hussards, dans la nuit du 20 au 21, bat en retraite sur Arthenay, devant des forces auxquelles il ne peut résister. Ce mouvement détermine le général à emmener toute sa brigade à Orléans. Le régiment bivouaque quai du Roi. La grand-garde est placée à l'embranchement des routes de Pithiviers et de Montargis avec mission d'observer ces routes.

22 septembre - Même bivouac. Un demi-escadron est envoyé sur la route de Beaugency pour se mettre en communication avec la brigade de cuirassiers.

23 septembre – A une heure, ordre de lever le bivouac et d'aller reprendre l'ancien bivouac d'Arthenay. Le 5e escadron (capitaine **DE PERRY**) reste à Orléans et est dirigé le lendemain sur Bellegarde. Le colonel **TILLON** prend le commandement en remplacement du général **DU COULOMBIER**, resté malade à Orléans. Outre la brigade de cavalerie, le colonel **TILLON** commande encore une brigade d'infanterie composée d'un régiment de marche et d'un régiment de mobiles (Le Loiret). Une demi-batterie est attachée à cette brigade. Ces troupes occupent la forêt d'Orléans, de Saint-Lyé à Arthenay. Le 6e hussards a repris ses anciens cantonnements en avant et à droite d'Arthenay. Une division du régiment est envoyée à Trinay pour se mettre en relations avec les divers détachements qui sont en avant.

24 septembre – Dans la nuit du 23 au 24, l'ennemi s'approche et oblige de nouveau le 6e hussards à se replier sur Arthenay. Trois divisions du régiment sont envoyées de diverses directions pour protéger ce mouvement de retraite. Le 1er escadron (capitaine **RENOUT**) est envoyé à Tivernon pour observer Toury, Ouzouer, et communiquer avec Bazoche-les-Gallerandes, occupé par les turcos et 2 compagnies d'infanterie.

Ancestramil

25 septembre – Combat de Lion-en-Beauce. L'infanterie de Bazoche, forte de 300 hommes environ, prévient notre grand-garde qu'elle s'attend à être attaquée dès la pointe du jour par des forces supérieures venues de Pithiviers. Le sous-lieutenant **DE WITTE** est envoyé dans cette direction avec 20 hommes pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Après avoir dépassé Châtillon-le-Roi, ses éclaireurs signalent un rideau de tirailleurs ; et, dans le lointain, dissimulée par quelques bouquets de bois, une masse de cavalerie dont on ne peut encore déterminer la force. A 7 heures et demie du matin, nos tirailleurs commencent à échanger quelques coups de fusil avec ceux de l'ennemi. Bientôt, s'apercevant du petit nombre d'hommes qu'ils ont devant eux, les hussards prussiens se décident à charger en fourrageurs ; mais nos tirailleurs, en partie ralliés, attendent la charge de pied ferme, et par un feu à bonne distance et bien nourri, l'arrête et oblige l'attaquant à tourner bride rapidement. Il laisse un mort sur le terrain. Une compagnie d'infanterie vient se mettre en soutien derrière les dernières maisons de Bazoche. Une heure après environ, l'ennemi revient en grand nombre et cherche à nous envelopper par notre droite. Le peloton de M. **DE WITTE**, renforcé d'une vingtaine d'hommes de la grand-garde, amenés par le sous-lieutenant **POMMARET**, se porte au galop sur le point menacé, et notre ligne de tirailleurs, placée à cheval sur la route de Lion-en-Beauce, en interdit l'accès. Un brigadier, bon tireur, le nommé **CHALET**, met pied à terre ; en moins d'un quart d'heure, il abat 2 hommes.

Pendant ce temps, l'infanterie ne se jugeant plus en sûreté à Bazoche, battait en retraite à travers champs sur Arthenay par Lion-en-Beauce. Nos tirailleurs suivent lentement ce mouvement de retraite en flanquant l'infanterie. L'ennemi se montre enfin, et l'on aperçoit distinctement un régiment complet de hussards (1er régiment de hussards de la mort) et un régiment de uhlans. Deux escadrons de hussards se détachent pour nous charger, mais dans la Beauce, les mouvements se voient de loin : notre infanterie, en ce moment cachée par un pli du terrain, est prévenue par M. **DE WITTE** que nous allions nous rallier sur elle en la démasquant et qu'elle devra recevoir la charge qui se prépare. Tout se passe comme on l'avait prévu ; mais, quelques fantassins, tirant trop tôt, éventent le piège, et cette cavalerie disparait à toute bride, laissant seulement des tirailleurs.

Le colonel **TILLON**, prévenu que les avant-postes sont obligés de se replier, envoie vers midi le commandant **POLINIÈRE** avec le 4e escadron pour protéger ce mouvement et relever le 1er escadron qui, depuis le matin, est aux prises avec l'ennemi et qui n'a pas mis moins de 5 heures pour rétrograder de 3 lieues. Le commandant **POLINIÈRE** trouve tout le 1er escadron à hauteur du moulin de Lion-en-Beauce. Les tirailleurs sont immédiatement remplacés. L'infanterie continue sa retraite vers Arthenay. Nous profitons d'un répit que nous laisse l'ennemi, pour mettre un instant pied à terre. Tout-à-coup un officier aperçoit de l'artillerie qui s'établit sur notre gauche. On remonte lestement à cheval, et on rompt par peloton, le 1er escadron prenant la tête. Notre retraite s'exécute d'abord au pas, nos tirailleurs formant arrière-garde et faisant le coup de feu. Mais bientôt les pièces prussiennes ouvrent leur feu sur la colonne, tandis que deux régiments ennemis, dont un de cuirassiers cette fois, menacent son flanc gauche. On prend alors au trot la direction d'Arthenay, poursuivis par les obus et par les régiments ennemis déployés en bataille.

Arthenay

Vers 3 heures, le colonel **TILLON** était prévenu que ses deux escadrons ne pouvaient plus tenir et qu'ils allaient être probablement ramenés. Aussitôt, il fait monter à cheval le 6e hussards et ce qui lui reste du régiment. Nos deux pièces s'établissent sur la route de Paris, à un km d'Arthenay, masquées par le talus du chemin de fer et dominant la plaine. Les fantassins qui viennent de rejoindre Arthenay, sont embusqués derrière les haies qui bordent la voie.

La colonne parait bientôt, poursuivie vigoureusement par les obus et toute la cavalerie ennemie déployée. Notre artillerie n'a pas la patience d'attendre que l'ennemi soit à bonne portée de mitraille. Elle tire trop tôt. 60 obus sont envoyés à l'ennemi en une demi-heure. Celui-ci, interdit, répond d'abord faiblement, et prend précipitamment la fuite. En résumé, combat sans résultat. Nous n'avons perdu personne, et les pertes de l'ennemi sont insignifiantes. Rentré à Arthenay, où l'on n'est pas en sûreté, on s'occupe, dès 8 heures du soir, de lever le bivouac. On va l'établir à Cercotte, en pleine forêt d'Orléans, laquelle est gardée par des mobiles. Arrivée au nouveau bivouac à minuit.

26 septembre – Combat de la Croix-Briquet. A midi et demi, le lieutenant-colonel **FOMBERT de VILLERS** part de Cercotte pour aller vers Arthenay savoir les nouvelles positions de l'ennemi. La reconnaissance est composée du 2e escadron, capitaine **ROUSSEAU**, et d'un escadron du 6e hussards. Elle devait être appuyée sur ses flancs par l'infanterie échelonnée le long de la route de Paris, sur la lisière de la forêt. Arrivée à Chevilly, on trouve la grand-garde de hussards à cheval. Le chef d'escadron **LOYSELLE**, qui la commande, en apprenant que l'ennemi s'avançait, avait envoyé en avant vers la Croix-Briquet une compagnie et un peloton pour le reconnaître. Il craint que ses troupes ne soient engagées. La colonne des 2 escadrons continue sa marche en avant. Le commandant **LOYSELLE** l'appuie à distance. Lorsque la pointe d'avant-garde est arrivée à hauteur de la Croix-Briquet, la colonne s'arrête. Le sous-lieutenant **de LAGUESNERIE** est envoyé sur la gauche avec son peloton, pour observer les éclaireurs ennemis qu'on aperçoit à un km. Il a ordre de ne pas s'engager. La garde mobile du côté du chemin de fer, et le peloton de hussards de la grand-garde observent la droite du village. **M. de LAGUESNERIE**, arrivé à 500 mètres en avant de la colonne, aperçoit tout-à-coup, dans un pli de terrain, un peloton de uhlans. N'écoutant que la bravoure, il ne résiste pas à le charger. Le peloton du lieutenant **PETIT**, ainsi que le capitaine en second **FONTENAY** sont envoyés pour l'appuyer, et ces 2 pelotons s'engagent à la poursuite des uhlans qui ont tourné bride. Le capitaine **ROUSSEAU** part alors avec le reste de son escadron pour soutenir la charge ; mais la 2e division a trop d'avance ; elle gagne aussi sensiblement du terrain sur l'ennemi. Arrivé sur la route de l'autre côté du village, le peloton de uhlans se rallie à un escadron que les maisons nous cachaient. Les dragons s'arrêtent, déchargent leurs fusils sur l'ennemi, mettent le sabre au clair et se lancent à la charge. Les uhlans en font autant, la lance en arrêt ; et, les 2 troupes s'abordent, se traversent et reviennent l'une sur l'autre combattre à l'arme blanche. Mais cette pauvre division, si inférieure en nombre, subit des pertes énormes. Les restes, mollement poursuivis, battent en retraite sur le gros de la reconnaissance. En arrivant sur la route, le capitaine **ROUSSEAU** aperçoit de l'autre côté du chemin de fer tout un régiment de cuirassiers qui arrive en colonne serrée, et qui cherche le passage à niveau pour nous couper la retraite. Avec un à-propos et un sang-

Amelinckmi

froid dignes d'éloges, le capitaine **ROUSSEAU** fait mettre pied à terre à 25 dragons qui, montés sur la voie, mettent en fuite en quelques instants par un feu bien dirigé, le régiment de cuirassiers, dont la présence sur notre flanc droit, avait fait courir un véritable danger à la reconnaissance. Remontée à cheval, cette même division voit sur sa gauche le reste du régiment de uhlans (400 hommes environ) qui vient la charger. Les hommes qui n'ont pas mis pied à terre se dispersent en tirailleurs et les maintiennent quelques temps par leur feu, appuyé de celui des hussards. Les mobiles, ayant vu les cuirassiers repoussés sur la droite du chemin de fer, passent sur la gauche, se mettent à plat ventre dans les broussailles, pour attendre la charge des uhlans qui est imminente. En effet, malgré le feu de nos tirailleurs, ce régiment s'ébranle et charge. Les dragons et les hussards se retirent rapidement en démasquant l'infanterie et en allant se reformer au-delà. Arrivés à bonne portée, les uhlans sont reçus par 2 décharges de mobiles (régiment de la Nièvre). Les uhlans tourbillonnent un moment sur eux-mêmes et fuient à toute vitesse. Dragons et hussards se lancent à la poursuite, mais l'ennemi a trop d'avance ; on s'arrête sur la hauteur et on lui envoie quelques décharges. L'ennemi étant complètement en fuite, le lieutenant-colonel, craignant de le voir revenir avec de l'artillerie, fait sonner la retraite et le ralliement. La retraite s'opère tranquillement et en bon ordre sur Cercotte, où le reste de la cavalerie et la demi-batterie avaient pris des positions de combat dans l'attente des évènements. Un peloton de dragons pousse une reconnaissance jusqu'à Sougy, à gauche de la route de Paris, pour s'assurer que l'ennemi ne veut pas tenter un retour offensif. Elle rentre à 5 heures, annonçant que tout est calme et qu'on ne voit l'ennemi nulle part.

Cette reconnaissance du colonel **FOMBERT de VILLERS**, qui a pris les proportions d'un combat, apprit à l'ennemi qu'il devait compter sur nos troupes. Ses pertes furent relativement considérables. On peut évaluer à 80 le nombre de ses tués et blessés, dont un officier tué et un grièvement blessé.

De notre côté, les pertes étaient sensibles et nombreuses dans la 2^{e} division du 2^{e} escadron, celle qui avait combattu à l'arme blanche.

M. de LAGUESNERIE, percé de 3 coups de lance, son cheval tué sous lui ; lui-même, nous l'avons cru perdu jusqu'au lendemain. Déguisé, il a pu s'échapper et nous rejoindre à Beaugency. **M. le lieutenant PETIT**, 6 coups de lance. Un sous-officier, un brigadier et 2 dragons tués sur le coup.

13 sous-officiers, brigadiers et dragons plus ou moins blessés.

8 hommes disparus ainsi que 23 chevaux.

Le lieutenant-colonel s'est plu à signaler dans son rapport l'admirable sang-froid et l'à-propos du capitaine **ROUSSEAU** ; la bravoure du capitaine **de FONTENAY**, du lieutenant **PETIT** et du sous-lieutenant **de LAGUESNERIE** ; la belle conduite du trompette **NIEDERGANG** qui tua ou blessa mortellement d'un coup de pistolet un capitaine de uhlans, et, en général,

Ancestrami

l'entrain et la solidité de tout le 2e escadron qui a pu mettre en fuite 2 régiments ennemis avec l'aide d'un escadron de hussards (6e régiment) et d'une compagnie de mobiles de la Nièvre.

Ce même jour à 7 heures du soir, le bivouac de Cercotte est levé. On ne s'y croyait plus en sûreté. Le régiment va s'établir derrière les vignes à Saran, sur la gauche et à 8 km d'Orléans. On arrive au nouveau bivouac à minuit. Dans le même temps, les Prussiens, loin de songer à nous inquiéter, enterraient leurs morts et évacuaient Arthenay emmenant avec eux 5 charrettes remplies de leurs blessés.

Noms des hommes tués à la Croix-Briquet :
LEBEL, maréchal des logis
BOATH, brigadier
HUCK, dragon
LORDEREAU, dragon

Noms des blessés :
MATHIS, maréchal des logis, 2 coups de lance, 1 coup de sabre
DEBEAUMONT, brigadier, 2 coups de lance
BRUN, brigadier, 3 coups de lance
GAU, brigadier, 3 coups de lance
BOURCHANY, dragon, 3 coups de lance
BESNIER, dragon, 6 coups de lance
ROBILLOU, dragon, 17 coups de lance
LIOVINGUT, dragon, 9 coups de lance
TIXADORE, dragon, 3 coups de lance
TESSIER François, dragon, 12 coups de lance
LACAN, dragon, 2 coups de lance
BONNEFOUS, dragon, 1 coup de lance
GRISSOLANGE, dragon, 1 coup de lance
GHIENNE, dragon, 5 coups de lance
VERDUN, dragon, 2 coups de lance
FRAISSE, dragon, 3 coups de lance
GARNIER, dragon, 1 coup de lance
Non compris les officiers déjà mentionnés.

Aucune récompense n'a été donnée aux hommes ci-dessus nommés, à la date du 20 septembre 1871.

27 septembre – Dans la nuit du 26 au 27, le général **de POLHÈS** apprend qu'une colonne de 4 000 hommes d'infanterie a tourné la forêt et s'avance sur Orléans. (On a su depuis que le général **de POLHÈS** avait été trompé par de faux renseignements.) Il décide alors qu'on doit évacuer complètement cette ville et ses environs. En conséquence, il fait filer les troupes dans la direction de Blois, partie par la rive droite, partie par la rive gauche de la Loire. Le

Ancestramil

régiment quitte Saran à 5 heures du matin (28 septembre) et arrive à Beaugency à 11 heures du matin.

28 septembre - Le général **du COULOMBIER** resté malade, est remplacé dans le commandement de la brigade (6e dragons, 6e hussards) par le général **de LONGUERUE**.

A 5 heures du soir, ordre de lever le bivouac. Retour à Orléans où nous arrivons à 11 heures et demie. Bivouac au quai du Roi, où nous retrouvons le 5e escadron rentré de sa mission depuis le matin, et n'ayant rien à signaler.

29 septembre – A 5 heures du matin, le 5e escadron va s'établir en grand-garde au faubourg Bannier.

30 septembre – Même bivouac. Rien à signaler.

Octobre 1870

1er octobre – Service funèbre en l'honneur des braves tués à la Croix-Briquet. Le colonel et tous les officiers y assistent.

2 octobre – A 7 heures du matin, levée du bivouac d'Orléans pour aller reprendre celui de Cercotte.

3 et 4 octobre – **Bivouac de Cercotte**. Ces 2 journées sont employées à envoyer de petites reconnaissances d'un officier ou d'un sous-officier et de 2 ou 3 hommes avec mission d'explorer les villages en avant d'Arthenay et de chercher à connaître les forces de l'ennemi concentré à Toury. Le dragon **GUSSE** se déguise en marchand de bestiaux et pousse jusqu'à Janville où se trouve un détachement ennemi de 400 fantassins. Il revient rapportant les renseignements suivants, d'une parfaite exactitude : à Janville, 400 fantassins ; à Toury (village à cheval sur la route de Paris et sur le chemin de fer, situé à droite et sur le même plan que Janville, dont il est distant d'un km) 1 000 à 1 200 hommes d'infanterie ; une division complète de cavalerie, dont une partie occupe les fermes environnantes et 10 pièces d'artillerie, le tout sous le commandement du **prince ALBERT**, fixé à Toury.

5 octobre – Combat de Toury – A 2 heures du matin, le bivouac est levé. La brigade a ordre de se réunir à Chevilly (4 km en avant) pour 3 heures ; et de là, marcher sur Toury où l'on doit surprendre l'ennemi qui y concentre des convois de réquisitions.

Après avoir touché du pain, du sucre et du café à Chevilly, les troupes se mettent en marche.

Nos forces s'avancent sur 3 colonnes :

Ancestrami

Le centre (brigade **de LONGUERUE**) marche ; la demi-batterie, le 29e d'infanterie de marche et le bataillon de chasseurs à pied sur la route de Paris ; le 6e hussards en colonne serrée sur la droite de cette route et le 6e dragons sur la gauche.

L'aile droite (général **RESSAYRE**) comprend la brigade de cuirassiers, quelques compagnies de turcos, un régiment de mobiles et un peu d'artillerie. Elle doit suivre la voie du chemin de fer.

L'aile gauche (général **MICHEL**) composée de cavalerie et d'une demi-batterie, vient de Patay et doit suivre la route qui va directement de cette localité à Janville.

Les deux ailes devaient opérer ensemble et à la même heure par un mouvement tournant sur Toury et sur Janville, et le centre ne devait entrer en action que lorsque ce mouvement serait en bonne voie d'exécution. Malheureusement, le général **MICHEL** est en retard de plus d'une heure. Le moment opportun est passé ; notre présence est révélée : force donc au centre d'entrer de suite en action. On est en vue de Toury et il est en ce moment 8 heures du matin. Le 29e d'infanterie de marche est déployé en tirailleurs en avant du front du 6e dragons formé en échelons. Notre artillerie (3 pièces de 4), soutenue par les chasseurs à pied, se porte en avant sur la route et s'établit à 1 500 mètres de l'emplacement où les pièces prussiennes viennent bientôt prendre position. Nos tirailleurs d'infanterie ouvrent le feu. Nos pièces les appuient ; mais, prises en écharpe par la batterie prussienne, elles sont presque aussitôt démontées et éprouvent des pertes cruelles. C'est le signal d'un moment de panique. Le 29e de marche qui n'a pas perdu un seul homme, abandonne le terrain et fuit précipitamment : les soldats affolés par la peur, jetant leurs armes et leurs sacs et passant entre les jambes de nos chevaux. Pourtant ce régiment est rallié plus loin par ses officiers et ramené au feu. Le 6e hussards, écrasé par un feu terrible, rétrograde au pas. Il est arrêté dans ce mouvement par le général **de LONGUERUE**. Enfin, l'aile gauche, qui vient d'arriver, voyant l'insuccès de notre attaque, fait demi-tour et se retire à plus de 3 km.

Le 6e dragons, et ce n'est pas le moindre honneur qu'il ait retiré de cette campagne, reste donc seul pendant une heure, immobile et en bataille au centre de la position et à 1 800 mètres au plus des canons ennemis. Son colonel à vingt pas en avant des escadrons, donnant l'exemple de l'impassibilité et du sang-froid, et cela sous une pluie d'obus. Mais grâce à un pli de terrain qui nous abrite, les projectiles passent presque tous au-dessus de nos têtes. Le général **de LONGUERUE**, que nous voyons partout où il y a du danger, nous donne l'ordre de battre en retraite par échelon. Ce mouvement s'exécute, toujours sous le feu de l'ennemi, au pas et avec la régularité et le calme du terrain de manœuvre. Après 300 mètres environ, le régiment fait de nouveau face en tête et se remet en ligne. Il détache en tirailleurs une division du 1er escadron et une division du 4e. Alors l'aile droite prononce son mouvement en avant. L'aile gauche ramenée court sur Janville. Devant ce retour offensif, l'ennemi qui craint de se voir cerné, abandonne Toury et protège sa retraite de toute son artillerie.

Nos tirailleurs, appuyés par le reste du régiment, prennent le galop, traversent le village sous le feu de l'artillerie ennemie, et ne s'arrêtent qu'au-delà.

Ancenis

L'artillerie de l'aile gauche achève de mettre l'ennemi en pleine retraite. Mais il a trop d'avance et n'a pas été entamé assez sérieusement pour qu'on songe à le poursuivre. On le laisse donc se retirer tranquillement sur Angerville.

Les pertes du régiment sont donc : un cheval tué et deux chevaux blessés. Chiffre exact mais qui parait invraisemblable quand on songe à la pluie de feu dirigée sur le régiment. Le retour vers Orléans est ordonné. Nous prenons, en repassant à Toury, un troupeau de 150 vaches et de 100 moutons. Avec une quarantaine de prisonniers faits à Janville, ce sont les seuls trophées de cette journée. Arrivée à Arthenay à 3 heures après être resté 13 heures sur nos chevaux. Nous bivouaquons ainsi qu'une partie de l'armée.

6 octobre - A 4 heures de l'après-midi, on lève le bivouac pour aller, avec toute la brigade, un bataillon de turcos et 2 compagnies de chasseurs à pied, s'établir à Aschère-le-Marché, à 10 km, en avant sur la droite, direction de Pithiviers.

7 octobre – A 5 heures du matin, départ d'Aschère pour aller à Pithiviers, où les trois brigades sont réunies. On est établi au bivouac à midi, autour de cette ville que l'ennemi a évacuée le 5, après l'affaire de Toury. Le soir, une 4^{e} brigade de cavalerie (celle du général **NANSOUTY**) vient encore occuper Pithiviers.

8 octobre – Bivouac à Pithiviers. Reconnaissances sur Malesherbes et les environs qui sont évacués par l'ennemi. Arrestations d'espions.

9 octobre – On signale le passage d'une forte colonne prussienne, se dirigeant sur Toury et Janville, ce qui fait craindre que nous soyons coupés et entourés. A 7 heures et demie du soir, le bivouac est levé et toute l'armée évacue Pithiviers. Notre brigade voyage toute la nuit, côtoyant l'armée prussienne, et nous arrivons à Arthenay à 3 heures du matin. On s'établit au bivouac en arrière du village, sans toutefois desseller, et le 4^{e} escadron (capitaine **CABROL**) est placé en grand-garde sur la route de Paris, pour observer Toury.

10 octobre – Combat d'Arthenay – Vers 9 heures du matin, les éclaireurs de notre grand-garde lui font savoir qu'ils viennent d'heurter dans le brouillard, les éclaireurs ennemis appuyés par deux escadrons environ, et ayant derrière eux des masses dont ils ne peuvent indiquer ni la nature, ni la force. Aussitôt les marmites sont renversées, et le sous-lieutenant **BURNOL**, suivi de 30 hommes, les premiers à cheval, court à l'ennemi dans la direction de Toury pour le reconnaître de plus près. Le reste de la grand-garde le soutient. Nos hommes, favorisés par le brouillard, montre une audace admirable. Les tirailleurs ennemis (dragons bavarois), sont d'abord ramenés sur leurs deux troupes de soutien. Nos tirailleurs les poursuivent, s'approchent à 40 ou 50 mètres du front de ces troupes, font feu presqu'à coup sûr dans les masses, se retirent, reviennent et continuent cette manœuvre jusqu'à ce que les Bavarois se décident à les charger. Ce mouvement est exécuté mollement et la charge arrive sur un de nos pelotons qui l'attend de pied ferme et qui la reçoit par un feu d'ensemble bien dirigé. Les Bavarois font demi-tour et abandonnent le terrain se ralliant sur le gros des forces.

Ancêtres trames

Sept cadavres bavarois restés là, attestent le mal fait par nos chassepots. L'ennemi se décide alors à employer le canon contre cette poignée d'hommes. Mais le capitaine **CABROL** a fait prévenir le général dès le commencement de l'action. Le camp a eu le temps de prendre les armes et de venir au secours de sa grand-garde, encore maîtresse du terrain après une combat d'une heure.

M. Le sous lieutenant **BURNOL** mérite d'être cité pour l'énergique impulsion donnée aux tirailleurs ; et pour la rare bravoure qu'ils ont montrée pendant le combat, le maréchal des logis **KROETZ**, le brigadier **BÉGONNET**, et les dragons **PETIT** (tué plus tard au combat de Poupery), **MAIGNAN** et **CHOQUET** (ce dernier tué le 29 janvier au combat des Planches).

Toute l'armée est bientôt formée en bataille en avant du village d'Arthenay. La brigade **de LONGUERUE**, à cheval sur la route de Paris, sa batterie établie à la gare. La brigade **MICHEL** surveille les ondulations qui se trouvent à notre gauche. Bientôt nos tirailleurs d'infanterie (chasseurs à pied et turcos) commencent sérieusement l'action. Mais l'ennemi, qui a fait avancer toute son artillerie à la faveur du brouillard, nous accable de feu. Trois chevaux sont tués dans nos rangs en un instant, dont celui du sous-lieutenant **CAPDEBON**. Malgré la grande quantité d'obus qui nous sont lancés, par un bonheur inouï, pas un homme n'est touché, les Bavarois pointant trop haut.

Notre artillerie est impuissante à nous protéger, surtout à cause de la distance. Ordre est donné à la cavalerie de se retirer en arrière du village d'Arthenay. Nous traversons le village sous une grêle de projectiles, et le régiment se forme en bataille à 200 mètres en arrière des dernières maisons, sa droite appuyée à la route. Le combat continue dans les rues et à droite du village.

Vers 11 heures, un renfort d'artillerie nous arrive d'Orléans (3 batteries de 8). Deux de ces batteries et une batterie de 4 s'établissent un peu en avant du château d'Ovilliers. Le 1er escadron (capitaine **RENOUT**) est désigné pour leur servir d'escorte. Toute la cavalerie, moins celle du général **MICHEL**, qui est sur notre gauche, vient prendre sa place de bataille à grande distance en arrière de ces pièces.

Vers midi, un violent combat d'artillerie s'engage sur toute la ligne. Un moment la gauche des Bavarois, appuyée au chemin de fer, paraît faiblir. L'artillerie du général **MICHEL**, en potence sur le prolongement de notre gauche, s'avance pour seconder les batteries du château. Elle est bientôt réduite au silence avec une pièce démontée. Toute cette brigade disparaît derrière les ondulations. Peu après, une batterie ennemie établie sur notre front, un peu vers la gauche, révèle sa présence ; puis, c'est une 2e batterie plus rapprochée et plus à gauche qui menace de prendre en écharpe les pièces du château d'Ovilliers. Enfin, un régiment de dragons de marche de la brigade **MICHEL** paraît tout-à-coup sur la crête des petites hauteurs qui sont à notre gauche, poursuivi vivement par des obus qui tombent dans ses rangs. Un quart d'heure après, toutes ces petites crêtes qui courent perpendiculairement à notre ligne de bataille sont couronnées par l'artillerie ennemie jusques en arrière de l'emplacement où se

Ancestrami

trouve l'artillerie que nous protégeons, et des masses de cavalerie apparaissent au loin dans la même direction. Notre position est donc très compromise. Le commandant des trois batteries du château ordonne la retraite tout en continuant le feu. Nos pièces s'engagent une à une dans un chemin creux, parallèle à la route d'Orléans, et, grâce aux haies, nous défilons sans être aperçus ; mais au moment où nous allions nous trouver complètement à découvert, nous apercevons la retraite de notre cavalerie qui disparaît bientôt dans la forêt. Nous nous trouvons donc seuls dans la plaine avec quelques groupes isolés de fantassins qui se retirent du combat après avoir brûlé leurs dernières cartouches. La colonne est scindée en deux pour offrir moins de prise aux projectiles ennemis. Les neuf premières pièces reprennent la marche, escortées par les deux premiers pelotons (capitaine-commandant **RENOUT**). Les neuf dernières pièces filent ensemble escortées par les deux derniers pelotons (capitaine en second **BROZIER**). La 1ère colonne fait un crochet vers la droite ; la 2e continue de marcher droit vers la Croix-Briquet, où elle prend la route d'Orléans, saluée pendant tout ce temps par de nombreuses décharges d'artillerie qui passent au-dessus d'elle. Enfin, la colonne tourne à gauche et s'engage dans le chemin qui conduit au passage à niveau. Sur ce point, le chemin est très mauvais ; les huit premières pièces franchissent le passage tant bien que mal, mais la 9e, dont les attelages sont exténués, s'embourbe et n'y parvient qu'après mille efforts. L'escorte passe à son tour. Au-delà du chemin de fer, il n'existe plus qu'un très mauvais chemin de culture pour conduire à la route de Neuville à Orléans et gagner la forêt. On s'y engage, mais toute la colonne manque d'y rester et, dans ce moment difficile, nous apercevons distinctement sur notre flanc gauche, un régiment de dragons bavarois et un régiment de cuirassiers en bataille. Tout-à-coup nous entendons derrière nous les « Hurrahs » successifs de la cavalerie prussienne. Mais la levée du chemin de fer où se trouvent encore des mobiles de la Nièvre, nous empêche de voir ce qui se passe. Les moments étaient précieux, nous activons par tous les moyens possibles la marche de la colonne ; mais la dernière pièce s'embourbe ; malgré tous les efforts, impossible de la retirer. Les braves gens qui la servent, ne veulent pas l'abandonner.

L'escorte continue d'accompagner les huit premières pièces, masquant l'artillerie sur le flanc gauche par des démonstrations de tirailleurs. Lorsque enfin le convoi est arrivé sur la route carrossable et qu'on n'a plus que peu de chemin à faire pour gagner la forêt, le capitaine **BROZIER** fait faire demi-tour à ses pelotons et les dirige au galop sur la pièce embourbée. Dans ce moment, plus personne dans la plaine que ce petit groupe ; pourtant la cavalerie ennemie continue à rester immobile. Sur l'ordre du capitaine **BROZIER**, un maréchal des logis d'artillerie et un trompette de la même arme mettent pied à terre et donnent leurs chevaux pour renforcer les attelages, se contentant de montrer d'un geste significatif, l'ennemi qui n'est pas loin et qui semble s'ébranler (nous regrettons de ne pas connaître le nom de ces deux hommes). Enfin, la pièce est enlevée et, sans que nous sachions pourquoi, l'ennemi veut bien nous la laisser conduire en sûreté à la queue des autres.

Le capitaine-commandant **RENOUT**, après le crochet à droite, reprend avec sa colonne la direction de la Croix-Briquet, qui suit le même trajet et passe par les même péripéties que la colonne qui le précède. Sa dernière pièce avant de franchir le passage à niveau, salue de son dernier projectile la cavalerie prussienne dont la charge est imminente. En effet, les hussards

de la mort prennent le galop et chargent vers le passage à niveau. Une partie sabre quelques fantassins isolés qui se trouvent près de la maison du garde-barrière et une quarantaine de hussards, officiers en tête, franchissent le passage à niveau et fondent sur nos pièces. Le capitaine **RENOUT**, qui a pu former ses dragons sur un rang, reçoit l'ennemi à coups de fusil et presqu'à bout portant et les poursuit ensuite à coups de sabre. Un officier tué d'un coup de sabre par un artilleur et plusieurs hussards de la mort restent sur le terrain. Les Prussiens renouvellent la charge contre la levée, mais sur un front plus étendu. Reçus à moins de 100 mètres par le feu des mobiles de la Nièvre, ils se retirent laissant de nombreux morts et ne nous inquiètent plus. On charge alors les blessés de la maison du garde sur les avant-trains, et la colonne continue sa marche ; mais la dernière pièce est tellement embourbée qu'il est impossible de la retirer. On l'encloue et on l'abandonne. Une demi-heure après, les colonnes avaient fait leur jonction dans la forêt.

La conduite du 1er escadron, pendant toute cette journée, fit l'objet d'un rapport spécial du général d'artillerie au gouvernement de Tours. Les capitaines **RENOUT** et **BROZIER** y étaient particulièrement cités, ainsi que **MM. ANDRIOT**, **de WITTE**, **BRECQUEVILLE**, officiers de l'escadron.

Nous arrivons à Orléans à 10 heures du soir et nous bivouaquons sur le mail où se trouvent déjà les trois autres escadrons.

11 Octobre – **Bataille des Ormes** – **Première prise d'Orléans** – A 5 heures du matin, le 5e escadron (capitaine **de PERRY**) se dirige sur Boulay par Saran. Il forme l'avant-garde d'une reconnaissance offensive qui a pour mission d'observer la marche et les mouvements de l'ennemi, et de l'arrêter le plus longtemps possible pour permettre à l'infanterie et à l'artillerie, qui viennent d'Orléans, de prendre leurs postes de combat au passage des Ormes. Le capitaine **de PERRY**, à Saran, envoie quelques éclaireurs avec le sous-lieutenant **de NOUE**, pour reconnaître Boulay (9 km des Ormes) et les environs de ce village. Cette reconnaissance, très bien conduite, rejoint l'escadron à 2 km de Boulay et annonce que l'ennemi, à la faveur du brouillard, s'avance sur les Ormes, précédé d'une épaisse ligne de tirailleurs qui s'étend au loin. Le capitaine de **PERRY** fait prévenir le général et envoie 30 dragons en tirailleurs sous le sous-lieutenant **FINCK**. Ce peloton tient un instant l'ennemi en échec, tue 4 dragons badois et rétrograde ensuite lentement, en continuant le feu sur le village neuf, où nos tirailleurs sont remplacés par ceux de l'infanterie.

Le général **PETTAVIN**, manquant de cavalerie, retient l'escadron pour toute la journée. Bientôt la bataille s'engage sur toute la ligne : bataille d'infanterie et d'artillerie, très meurtrière. Jusqu'à 3 heures, nous maintenons nos positions et avons même quelques succès partiels ; mais, à ce moment, l'ennemi touche vers notre droite, au faubourg Bannier qu'il attaque avec des forces considérables. Notre ligne de retraite est donc compromise ; on rétrograde alors lentement et dans un ordre parfait vers Orléans, le général et son escorte de dragons restant des derniers sur le champ de bataille.

Archives familiales

Dès 1 heure, la réserve d'artillerie et les bagages avaient passé sur la rive gauche de la Loire. La brigade **de LONGUERUE** bivouaque au château de la Source près Olivet. De là, on aperçoit la retraite de notre infanterie qui s'opère en bon ordre. Vers la nuit, le faubourg Bannier et la gare sont en feu. L'ennemi rentre à Orléans à 8 heures du soir.

Le capitaine **de PERRY**, rendu à lui-même vers 4 heures, trouve les ponts tellement encombrés, qu'il est obligé de traverser la Loire à gué avec son escadron. Il nous rejoint à la Source près Olivet.

A 9 heures, toute l'armée est en retraite en direction de la Sologne. Une partie pourtant remonte vers Gien. La brigade lève le bivouac de la Source, voyage toute la nuit et arrive le matin à La Ferté St Aubin.

12 octobre – A 8 heures du matin, le général **de La MOTTE-ROUGE**, craignant une attaque, fait prendre à son armée, nullement démoralisée, des positions de combat sur les hauteurs de St Aubin. Les bagages partent en arrière sur Lamotte-Beuvron et la cavalerie va placer son bivouac à 2 lieues en arrière, au hameau du Rabeau.

13 octobre – Du hameau du Rabeau, le régiment fournit 2 escadrons pour le service des avant-postes et couvrir l'armée en avant de La Ferté, de Marcilly à Ligny-le-Ribaut. Pendant ces deux jours, quelques petits engagements de tirailleurs sur plusieurs points. Nulle importance. Ils ont toujours pour résultat d'éloigner les éclaireurs et même les escadrons ennemis.

14 octobre – A 9 heurs du matin, on lève le bivouac de toute la division de cavalerie pour le porter à 2 km en avant au lieu-dit : les Landes.

Le 5^{e} escadron (capitaine **de PERRY**) va en reconnaissance jusqu'à Ligny, passe par Jouy et pousse des éclaireurs jusqu'à Dailly où il constate la présence de l'ennemi. Il ne rentre au bivouac qu'à 10 heures du soir.

Dans cette journée du 14, le général en chef **de La MOTTE-ROUGE** est remplacé par le général **D'AURELLES de PALADINE** qui prend immédiatement le commandement.

15 octobre – Dès la pointe du jour, l'armée continue son mouvement de retraite sur Lamotte-Beuvron. La division de cavalerie prend rang dans la colonne vers 7 heures et forme l'arrière-garde. Arrivé au bivouac de Lamotte-Beuvron, le régiment fournit 2 grand-gardes, une sur la route de St Aubin, l'autre sur la route de Vouzon.

16 octobre – Le colonel **TILLON** a le commandement d'une reconnaissance composée de deux escadrons du régiment, deux escadrons de cuirassiers, de deux pièces d'artillerie et d'un bataillon d'infanterie. Cette colonne va jusqu'à La Ferté St Aubin, d'où décampent en toute hâte une quarantaine de cavaliers ennemis qui s'y étaient déjà installés. Pendant cette journée,

le régiment en entier est dehors. Les deux escadrons de grand-gardes ne sont relevés par le 6e hussards qu'à la rentrée de la reconnaissance vers les 7 heures du soir.

17 octobre – A 5 heures et demie du matin, départ de l'armée. Le régiment forme l'avant-garde. On va poser le bivouac à 20 km en arrière, à Salbris, croisement des routes de Bourges et de Vierzon. Le régiment est chargé de fournir un escadron de grand-garde à Marcilly, 16 km sur la gauche et en avant, au croisement des routes de La Ferté, de Romorantin et de Beaugency.

18, 19, 20, 21, 22, 23, 24 et 25 octobre – Séjour au camp de Salbris. Fonctionnement des cours martiales. Rétablissement d'une discipline sévère. Le régiment assiste à une seule exécution militaire (un lancier). Excellent esprit du régiment.

Les nommés **BOURCHANY** et **BEYNIER**, dragons, blessés à la Croix-Briquet, le premier de 4 coups de lance, le second de 6 coups, s'échappent de l'hôpital d'Orléans, traversent la Loire à gué, trompent la surveillance des avant-postes ennemis et rejoignent le régiment à Salbris. Ces braves soldats sont encore très souffrants de leurs blessures. **BOURCHANY** est nommé brigadier pour sa belle conduite. D'après les renseignements rapportés par ces deux hommes, et ceux donnés par nos grand-gardes, l'ennemi semble s'éloigner ; il renoncerait donc à s'avancer en Sologne. On suppose que les échecs éprouvés par son armée sous Paris, l'oblige à y envoyer une partie des forces qui sont entrées à Orléans.

Du 18 au 25 octobre, le régiment fournit les grand-gardes de Marcilly, et observe les routes qui mènent de ce point à Beaugency et à La Ferté St Aubin.

26 octobre – La division de cavalerie quitte Salbris à 7 heures pour prendre la direction de Blois. A midi, le régiment pose le bivouac à Millançay. Un peloton est placé en grand-garde à 6 km en avant sur la route de La Ferté St Aubin.

27 octobre – Départ de Millançay à 7 heures. Bivouac à Cour-Cheverny à midi. Grand-garde sur la hauteur et sur la gauche pour surveiller la vallée du Beuvron.

28 octobre – Départ de Cour-Cheverny à 7 heures. Bivouac à 10 heures à Blois, rive gauche de la Loire, derrière la levée, sur le Champ de Mars. Grand-garde à Vineuil pour observer les routes de la rive gauche et celles qui conduisent à Chambord.

29 octobre – Départ de Blois à 2 heures ; on passe sur la rive droite. On remonte la Loire sur la route d'Orléans. Bivouac à Suèvre vers 6 heures du soir.

30 octobre – Même bivouac.

31 octobre – Départ de Suèvre à 6 heurs trois quart pour aller poser le bivouac à 3 km en avant, et à 200 m de la ville de Mer, où se trouve le quartier général de l'armée.

Ancestramil

Novembre 1870

1, 2, 3 et 4 novembre – Bivouac de Mer. Le 2, nous recevons la nomination de lieutenant-colonel du commandant **POLINIÈRE**, et de celle de chef d'escadron, pour le remplacer, du capitaine **ROUSSEAU**. Ces deux nominations sont du 29 octobre. Le Moniteur du 3 nous apprend que, par décret du 31, le colonel **TILLON** est nommé général de brigade, et notre général de brigade, **M. de LONGUERUE**, nommé général de division commandant la cavalerie du 17e corps. Le lieutenant-colonel **FOMBERT de VILLERS** prend le commandement du régiment par intérim.

5 et 6 novembre – Même bivouac.

7 novembre – A midi, la brigade lève le bivouac de Mer pour aller à Marchenoir où l'on arrive à 4 heures.

Le général **CHANZY** a soin quartier général à Marchenoir.

Pendant toute la journée, on entend le canon et la mousqueterie. L'ennemi, dans une forte reconnaissance offensive, a essayé de s'emparer de la forêt. Combat à St Laurent-des-Bois où le 16e corps a un avantage marqué. A la nuit, on amène à Marchenoir une centaine de prisonniers dont quelques officiers.

8 novembre – A 4 heures du matin, les 4e et 5e escadrons avec le commandant **DUPONT**, partent pour se rendre à St Laurent-des-Bois, se mettre à la disposition de général **BOURDILLON**. Le reste du régiment se met en route à 7 heures, traverse la forêt de Marchenoir, passe par St Laurent-des-Bois, Birra, où l'on voit encore les traces du combat de la veille et des incendies allumés à la mairie par les Bavarois avant de se retirer. On tourne le village d'Ouzouer. La brigade de cuirassiers reste à Tripleville, et la 1ère brigade (général **TILLON**) va s'établir à Prénouvellon.

L'ennemi n'est qu'à quelques lieues et occupe les villages de Faville, Viard, Coulmier, Bacon, Huisseau, St Sigismond et Ste Péravy.

9 novembre – Bataille de Coulmiers - Toute l'armée se porte en avant et l'ennemi est attaqué à la fois dans toutes ses positions vers 9 heures et demie, sur une étendue de 5 à 6 lieues, d'Orléans à Ste Péravy. A midi, la brigade **TILLON** (6e hussards, 6e dragons) va prendre position avec sa demi-batterie à l'extrême gauche de notre ligne de bataille, vers Villemblain, sur la route de Châteaudun. Des francs-tireurs occupent déjà le village. Vers 3 heures, on reçoit l'ordre de se rapprocher du canon, vers Epieds, d'où l'on doit se diriger sur Ste Péravy, afin de couper la retraite, en cas de succès complet. A la tombée de la nuit, 42 ou 44 escadrons de cavalerie, avec une demi-batterie de 4, par brigade, se trouvent réunis près d'Epieds. Toute cette masse est sous le commandement du général **RAYAU**. Vers 5 heures, le canon cesse. Tout fait supposer que les positions sont enlevées, mais on n'en a pas la certitude ; et au lieu de faire bivouaquer la cavalerie sur place pour qu'elle soit prête à tout

Ancestrami

événement, chaque brigade va reprendre son bivouac de la veille. La brigade est de retour à Prénouvellon à 7 heures du soir.

10 novembre – La brigade quitte Prénouvellon à 7 heures du matin, se dirige sur Epieds où nous apprenons seulement que la victoire de la veille a été complète, que l'ennemi a été délogé de toutes ses positions, et qu'il s'est mis en retraite dans les directions de Toury et de Chartres, malheureusement sans être inquiété.

A Epieds, distributions et départ pour st Sigismond, en traversant le champ de bataille de la veille. Les cadavres sont encore sur le terrain, en grand quantité, et les fermes, les hameaux, les villages fument encore des incendies allumés par les obus. Les chemins défoncés par les nombreux convois et détrempés par la pluie de la nuit ; le sol, jonché de débris de toutes sortes et couvert par la neige, qui depuis le matin tombe à gros flocons, ajoutent encore à la tristesse du tableau. Arrivée à St Sigismond à 3 heures. Bivouac dans la boue.

Affaire de Ste Péravy – Nous trouvons à St Sigismond la 2e division du 4e escadron, qui avait été détachée l'avant-veille au 16e corps avec le 5e escadron pour escorter une batterie de réserve, et nous apprenons le brillant coup de main opéré dans la matinée même par cette division, et dont voici le récit :
Le 9, vers 8 heures du soir, la bataille gagnée, l'amiral **JAURRAY-GUIBERRY** fait placer le 4e escadron (capitaine **GENOT**) en grand-garde, à 1 500 mètres en avant de Champ, hameau situé sur la route de St Sigismond, lui recommandant la plus grande vigilance, car l'ennemi, qui n'avait pas été poursuivi, n'était pas loin. En effet, le maréchal des logis **KROETZ**, avec 12 hommes, vient se heurter dans l'obscurité sur une grand-garde ennemie qui occupait l'emplacement assigné à son petit poste.

Vers 4 heures du matin, la 2e division du 4e escadron (capitaine **CABROL**) reçoit l'ordre de partir sur St Sigismond, en reconnaissance. Il pleut, la nuit est très noire, on n'avance qu'en tâtonnant. Au petit jour, on est en vue de St Sigismond et du moulin où le maréchal des logis **KROETZ** n'avait pu se placer la veille. On envoie reconnaître ce point : il a été abandonné pendant la nuit. On se porte alors sur St Sigismond en déployant le peloton de M. Le sous-lieutenant **PETIT-FILS** en tirailleurs. Nul doute que St Sigismond ne soit occupé par l'ennemi, car le village est très silencieux et l'on ne voit pas un habitant dans les environs. En effet, arrivés à petite distance, nos hommes sont reçus par plusieurs décharges qui, heureusement, n'atteignent personne. Arrêtés dans leur marche, les tirailleurs étaient depuis quelques moments en observation, lorsque deux habitants sortent du village et leur font comprendre par leurs gestes que l'ennemi vient de l'évacuer. On y entre au trot, on le fouille rapidement mais on n'y trouve plus qu'un blessé bavarois. **M. PETIT-FILS** continue alors son mouvement en avant et va explorer, avec ses hommes, la route de Châteaudun, à gauche, la route de Ste Péravy, en avant, et celle de Germigny, à droite. La reconnaissance arrive en vue de cette dernière localité à 9 heures. L'ennemi l'occupe en force, et il est clair que devant 60 dragons, il n'opérera sa retraite que lorsqu'il le voudra. Le capitaine **CABROL** informe l'amiral de cet état de choses.

Amicale

A 10 heures, un médecin venant de Patay, prévient le capitaine **CABROL** qu'un convoi assez considérable se concentre sur la route de Ste Péravy à Patay. Il ne peut dire si l'ennemi occupe toujours le parc de Ste Péravy, qui a été fortifié, dont les murs sont crénelés et qu'on savait encore occupé par l'infanterie bavaroise ce même jour, à 7 heures du matin. Ces renseignements sont transmis à l'amiral, qui fait répondre d'attendre quelques instants, que des renforts sont en marche. En effet, 35 ou 40 hussards, sous le commandement de **MM**. **de La CHAISE** et **BAUDOIN**, viennent se joindre aux dragons, et l'on aperçoit un bataillon d'infanterie qui se dirige sur Ste Péravy. Cette infanterie marche si péniblement dans les terres détrempées, qu'on se décide à agir sans elle.

A peu de distance de Ste Péravy, le capitaine apprend que le convoi va dépasser les dernières maisons du village et qu'il tient toute la largeur de la route. L'attaquer en queue n'eût amené aucun résultat ; le capitaine **CABROL** contourne donc le village par la droite, dispose sa troupe en fourrageurs, avec ordre de tirailler un instant à petite distance et de charger ensuite à fond à l'arme blanche. La droite de sa ligne, formée des cavaliers les mieux montés, ira droit sur la tête de convoi, qu'elle arrêtera. Le peloton de **M. PETIT-FILS** attaquera le centre, où l'on s'attend à trouver le plus de résistance. L'ordre de charger, dès qu'on sera en vue de l'ennemi, est donné à ce même moment par le capitaine **LAMBILLY**, chef d'état-major de l'amiral.

Les dernières maisons de Ste Péravy dépassées, on se trouve tout-à-coup si près de l'ennemi qu'on a peine le temps de tirer quelques coups de fusil et la charge commence de suite avec une intelligence et un entrain de la part des hommes, digne des plus grands éloges. L'ennemi surpris n'a pas le temps de se reconnaître. Les conducteurs qui font mine de vouloir se défendre, sont sabrés. Le commandant du convoi (1er lieutenant d'artillerie) qui était en tête, s'engage dans un combat au corps à corps avec le trompette **DESGRANGES** qui le tue d'un coup de révolver. Le chef mort, la résistance cesse et le convoi est pris.

Du côté de l'ennemi : 6 tués dont l'officier commandant, plusieurs blessés, quelques chevaux tués ou blessés.

De notre côté, l'action a été si rapidement menée que nous n'avons que 2 chevaux blessés.

2 officiers d'infanterie,
1 officier d'artillerie
1 docteur
150 fantassins, artilleurs ou conducteurs sont faits prisonniers.

32 voitures chargées dont celle du chef de l'état-major **SCHUMACKER**.
1 forge
2 pièces de canon avec leurs caissons plein de munitions
120 chevaux tombent en notre pouvoir.

Ameritrami

Dans cette brillante affaire, tout le monde a fait son devoir ; mais indépendamment des officiers déjà cités, il convient de nommer encore les maréchaux des logis **KROETZ**, **HEMLICH**, **FAUCHERON**, le trompette **DESGRANGES**, et les dragons **PESSON SCHMITH**, **CHOQUET**, **LAVALLÉE** et **GIRAUD**.

Les hussards qui avaient fait un trop grand détour, n'arrivèrent qu'à la fin de l'action. Leurs officiers, deux sous-officiers et quelques hommes purent seuls y prendre part.

Le convoi est conduit à St Sigismond et, comme récompense, l'amiral ordonne que c'est le peloton de **M**. **PETIT-FILS** qui l'escortera jusqu'à Blois. Depuis, on n'en entendit plus parler et le régiment n'a jamais rien reçu un sou de cette riche prise.

La 1ère division du 4e escadron (capitaine **GENOT**) restée en grand-garde, ne demeurait pas inactive. Vers 11 heures, elle reçoit l'ordre de se porter vivement sur Germigny, elle y entre sans coup férir et encore assez à temps pour s'emparer de 200 Bavarois, trainards, blessés ou éclopés, d'une grande quantité de fusils et de sacs et quelques approvisionnements.

11 novembre – A 7 heures du matin, départ de St Sigismond pour aller prendre le bivouac à Renneville, hameau à 4 km de Ste Péravy et à 2 km en arrière de Tournoisy sur la route de Châteaudun à Orléans.

12 novembre – Au bivouac de Renneville.

13 novembre - Même bivouac. Réorganisation de la division en trois brigades de trois régiments chacune. On nous adjoint le 11e chasseurs avec son ancien colonel, le général **DAUSTUGUE** pour commander la brigade. Le général **TILLON** quitte notre brigade pour prendre le commandement de la 3e brigade ; le lieutenant-colonel **FOMBERT de VILLERS** reçoit l'avis officiel de sa nomination de colonel au 6e dragons et celle de **M**. **BUISSET**, major au 5e dragons, comme lieutenant-colonel au régiment. Le lieutenant-colonel **BUISSET** arrive le même jour à Renneville et entre de suite en fonction.

A 10 heures et demie du soir, le commandant **DUPONT** rentre au bivouac de Renneville avec les 4e et 5e escadrons.

14 novembre – Le 2e escadron va occuper la ferme de la Jambe à 2 km à droite du hameau de Renneville et s'y cantonne. On cherche à abriter toutes les troupes qui souffrent beaucoup du mauvais temps ; mais à Renneville, on trouve à peine de quoi abriter une trentaine de chevaux par régiment.

15 et 16 novembre – Même bivouac.

17 novembre – A 2 heures et demie, le régiment part pour St Lyé. Marche de nuit des plus pénibles. L'artillerie de la brigade s'embourbe dans les chemins que nous suivons et ne parvient à s'en tirer que le lendemain matin. Arrivée à St Lyé à minuit. Placement d'une

Ancestramil

grand-garde au hasard, dans l'obscurité, et établissement du bivouac en face du château où se trouvent déjà trois régiments de cavalerie.

18 novembre – Même bivouac dans la boue liquide.

19 novembre – A 3 heures du soir, on quitte le camp pour aller prendre les cantonnements voisins. Le 1er escadron occupe l'extrémité sud-ouest du village de St Lyé et la ferme de l'Ecossoir, à 1 km en arrière sur la route d'Orléans. Le 2e escadron la ferme de la Fontaine, le 4e escadron la ferme Neuve, le 5e escadron la ferme de la Conarde. Les cantonnements sont à proximité les uns des autres.

20 novembre – Même cantonnement.

21 novembre – Le 1er escadron (capitaine **de SAINT-HILAIRE**) part en reconnaissance avec les francs-tireurs de **CATHELINEAU** et va se cantonner à Chilleurs-aux-Bois.

Dans la matinée du même jour, la division de cavalerie prend les armes à 7 heures du matin, en prévision d'une attaque de l'ennemi. A 10 heures, on rentre dans les cantonnements sans avoir été inquiété. Quelques uhlans se montrent dans les environs, et poussent des reconnaissances jusqu'aux avant-postes ; mais aucun engagement n'a eu lieu.

22 et 23 novembre – Mêmes cantonnements.

24 novembre – A 7 heures du matin, en prévision d'une attaque de l'ennemi, trois escadrons du régiment, une batterie d'artillerie et un escadron du 3e dragons de marche, sous les ordres du colonel **FOMBERT de VILLERS**, sont dirigés sur Neuville, petite ville située à 12 km de St Lyé. A moitié route, on apprend que Neuville est attaquée par les Prussiens. On se porte au trot sur le lieu du combat. L'escadron du 3e dragons de marche formant l'avant-garde ; un peloton du régiment éclairant notre gauche. Neuville était occupée par un régiment de tirailleurs et deux escadrons du 5e hussards, sous les ordres du lieutenant-colonel **CAPDEBON**, qui avait fait établir des barricades et quelques travaux de défense. Le matin, dès 6 heures, cet officier supérieur avait été attaqué par des forces assez considérables, appuyées par de l'artillerie ; mais, après 2 heures de combat, l'ennemi était en fuite, lançant encore en se retirant quelques obus sur la ville.

A notre arrivée, la lutte était complètement terminée et l'ennemi était déjà trop loin pour qu'on songeât à le poursuivre. Prévenu plus tôt, le colonel **FOMBERT** aurait pu arriver encore assez à temps pour enlever à l'ennemi son artillerie qui, engagée dans des chemins défoncés et boueux, eut les plus grandes peines à s'en tirer. Cependant, en arrivant sur le terrain, le colonel, craignant un retour offensif, ce qui arrive souvent avec l'ennemi que nous avons à combattre, fait prendre une excellente position à son artillerie et envoie le commandant **DUPONT** avec deux escadrons battre la plaine et les villages voisins, tandis que l'escadron du 3e dragons de marche explore notre gauche, que l'infanterie fouille les bois et

Ami de la famille

que les deux escadrons du 6e hussards, appuyés par un escadron de dragons, continuent de poursuivre l'ennemi.

Cette affaire, parfaitement dirigée par le colonel **CAPDEBON**, est tout à fait à l'avantage de nos armées, et a pour résultats de cacher à l'ennemi un mouvement général et de lui faire subir d'assez fortes pertes : 25 hommes tués, autant de blessés et 60 prisonniers, sans compter une grande quantité de fusils, de sacs et de casques jetés par les hommes en s'enfuyant. On acquiert la certitude qu'on a eu affaire aux premières troupes de Frédéric Charles. Nos pertes sont très minimes. A 2 heures, le colonel **FOMBERT** fait sonner le ralliement général, et le régiment reprend la route de St Lyé. A 5 heures, les escadrons sont rentrés dans leurs cantonnements.

25 novembre – La division de cavalerie quitte St Lyé pour aller camper à Ribrechien et Loury. Le régiment campe en arrière de Loury dans un véritable bourbier. Une très grande partie de l'armée est réunie sur ce point.

26 novembre – On cantonne la division de cavalerie. Le régiment occupe la ferme de l'Espérance et quelques autres fermes environnantes.

27 novembre – Mêmes cantonnements.

28 novembre – **Bataille de Beaune-la-Rolande** – Vers 7 heures du matin, le canon se fait entendre vers Beaune. C'est le général **CROUZAT** qui, dit-on, vient d'avoir un vrai succès à Chambon qui est enlevé, et qui continue son action sur Beaune. A 9 heures du matin, nous montons à cheval, et toute la division de cavalerie et plusieurs batteries du 15e corps sont réunies au château de La Rive-des-Bois attendant les événements. Le canon se fait entendre jusqu'à 4 heures, presque toujours au même endroit, puis le silence se fait. L'ordre est donné de rejoindre les cantonnements. En cheminant, nous apprenons que **CROUZAT**, après un premier succès, a été arrêté devant Beaune-la-Rolande et Bois-Commun et forcé à la retraite sur Chambon. Nous rentrons à nos cantonnements à 6 heures du soir. A 10 heures du soir, nous recevons l'ordre de remonter à cheval. Marche de nuit très fatigante sur Chilleurs-aux-Bois, où nous arrivons à 7 heures du matin après avoir fait 6 km en 9 heures sur une route encombrée de troupes de toutes armes.

29 novembre – Nous rallions à Chilleurs le 1er escadron qui, depuis le 21, était détaché avec **CATHELINEAU**. A 1 heure, nous quittons le bivouac pour nous cantonner dans les fermes voisines de Chilleurs : un escadron et l'état-major à la ferme de Neuglasson, le reste du régiment dans trois fermes très rapprochées. Rapacité du fermier de Neuglasson qui vend son pain bis aux soldats 55 sous les 4 livres, et sa paille avariée, 30 sous la botte de 15 livres.

30 novembre – A midi, trois escadrons du régiment sous les ordres du colonel font une reconnaissance au nord de la forêt. On explore les villages de Vigny et de Chambon, et l'on pousse jusqu'à 6 km de Pithiviers. L'avant-garde signale au-delà de Vigny quelques éclaireurs

Ami Bramil

ennemis et va jusque près d'Axon, qui est occupé par plusieurs escadrons et deux ou trois bataillons prussiens.

De Vigny, la reconnaissance se retire sur Chambon ; l'arrière-garde inquiétée par quelques uhlans qui se retirent après quelques coups de feu de part et d'autre. A 6 heures du soir, le régiment reprend ses cantonnements à Chilleurs.

Décembre 1870

1er décembre – Mêmes cantonnements.

2 décembre – **Bataille de Poupery** – Le 11e régiment et le 11e chasseurs reçoivent l'ordre de rejoindre à Arthenay la division **PETTAVIN**. Nous quittons nos cantonnements à 7 heures du matin et nous sommes à Arthenay vers 10 heures.

Le général ordonne, qu'après avoir déjeuné, le régiment partira pour Juilly, village à gauche et à 4 km de Janville, direction de Chartres. Déjà la plus grande partie de la division **PETTAVIN**, forte de 30 000 hommes, est déployée dans la plaine en ordre de marche, se dirigeant sur Lion-en-Beauce, Toury et Janville, et quelques unes des têtes de colonne sont à plus de 10 km d'Arthenay, leur point de départ.

Pour tous, il n'y a pas le moindre doute, c'est notre première étape sur Paris : la joie se lit sur tous les visages. Mais vers 11 heures un escadron du 3e dragons de marche (capitaine **DE SAINT-FÉLIX**), qui avait été envoyé en éclaireur sur les villages qui sont à notre gauche, fait prévenir que des troupes de cavalerie ennemie sont à cheval en arrière des villages et des fermes et cherchent à se dissimuler. On eut besoin de recevoir deux fois cet avis pour y croire.

Bientôt la mousqueterie se fait entendre sur notre gauche et un peu en arrière, du côté des bois. Puis les obus arrivent sur l'arrière-garde de la division **PETTAVIN**. Dans ce moment encore, on croit à une méprise : « c'est le corps de **CHANZY** ; c'est le 17e corps qui nous attaque ! » On n'entend que ce propos. Mais, les projectiles que nous recevons sont bien prussiens et une dizaine de fantassins allemands pris dans les bois, ne permettent plus de conserver le moindre doute.

L'ennemi, après la défaite de **CHANZY**, que nous ignorions encore à midi, se dirige sur Chevilly par Poupery et cherche à nous couper de notre ligne de retraite : la route d'Orléans. Il occupe en force Poupery et les hauteurs environnantes ; des troupes d'infanterie embusquées dans les bois, relient le village à la route d'Etampes ; et, en arrière des bois, deux ou trois batteries d'artillerie protégées par une cavalerie assez nombreuse, complètent ce qui nous est permis de préjuger des forces de l'ennemi.

La division **PETTAVIN**, arrêtée dans sa marche, fait deux tiers d'à gauche, presqu'un demi-tour, ce qui la met presqu'en face d'Orléans, le dos tourné à Toury.

Ancestramil

A peine à cheval, deux escadrons du régiment, sous le commandant **ROUSSEAU**, donnent la chasse à 2 ou 300 uhlans qui se montrent sur notre gauche (notre droite bientôt) ; cette troupe disparait à toute vitesse et ne peut être atteinte. La division revient et le 11e chasseurs et le 6e dragons sont placés en bataille entre la réserve d'infanterie et la 1ère ligne : un peu à droite de l'action principale. La brigade de cavalerie assiste à cheval et immobile pendant 3 heures aux péripéties du combat. Poupery est pris et repris après une lutte sanglante et de grandes pertes des deux côtés. Nous ne pouvons enlever les bois qui sont devant nous, et notre gauche faiblit sensiblement. La cavalerie essaie même de la tourner. Mais à ce moment arrive sur le lieu du combat, le général **D'AURELLES** avec une batterie de 12 et des mitrailleuses. Nous reprenons vivement l'offensive. Bientôt Poupery est définitivement à nous. Restent les bois qui servent de refuge à l'infanterie prussienne. On les mitraille. Puis, le 16e de ligne, avec un entrain qui fait l'admiration de toute l'armée, s'élance dans ces bois au pas de course, baïonnettes baissées et clairons en tête, et entraîne à sa suite plusieurs bataillons de mobiles. Cette action énergique coûte très cher à l'ennemi.

Le 6e dragons appuie ce mouvement au trot et se tient prêt à charger ; mais la nuit, qui arrive presque subitement, rend la poursuite impossible.

Dans cette affaire, le sous-lieutenant **KROETZ** est blessé au genou par une balle ; le dragon **PETIT** est tué et le dragon **PERRIN** blessé.

Il est 6 heures, l'ennemi est en pleine retraite. Il marque sa route par des incendies. On entend encore quelques feux de pelotons : ce sont deux régiments de uhlans, égarés dans les bois, qui sont fusillés par les chasseurs à pied presqu'à bout portant.

La division **PETTAVIN** couche sur le champ de bataille et la brigade de cavalerie va prendre son bivouac en avant d'Arthenay.

Les blessés prussiens n'ont pu être tous enlevés : cette nuit de 10° de froid sera mortelle pour eux.

3 décembre – La brigade de cavalerie est envoyée en reconnaissance vers Sougy et Bucy avec mission de se relier avec le 6e corps, battu la veille, et dont on n'avait aucune nouvelle. Elle revient de sa mission sans avoir pu obtenir des renseignements positifs.

Dès 7 heures du matin, la division **PETTAVIN** est très vigoureusement attaquée et forcée de se replier sur Arthenay. Toute la journée jusque 10 heures du soir, le canon ne cesse de se faire entendre, surtout dans la direction de Chevilly. Le régiment ne prend aucune part à l'action. La brigade va, le soir, établir son bivouac à Gidy.

4 décembre – A 8 heures du matin, le régiment va prendre position sur le plateau de Gidy en arrière du camp retranché. Depuis 5 heures du matin, une effroyable canonnade se fait entendre sur Chevilly ; mais vers 10 heures, l'ordre de retraite est donné. La brigade se replie par la Croix-Briquet, Chevilly, Les Ormes, et Orléans. A 5 heures du soir, nous passons sur la

Ancestrami

rive gauche de la Loire et campons près du jardin botanique. La bataille continue en se rapprochant d'Orléans ; vers 8 heures seulement, la canonnade perd de sa vivacité et nos troupes, en grand nombre, commencent à passer les ponts. A 10 heures, le régiment monte à cheval. Il reçoit la mission terrible de former l'arrière-garde, de protéger la retraite et de pousser sur La Ferté St Aubin tout ce qui peut encore marcher de l'énorme cohue de soldats exténués et affamés qui encombrent la route. Toute la nuit on chemine lentement, mais en bon ordre, par un froid de 14°, et l'on arrive à La Ferté à 7 heures du matin : tout le monde est présent. Nous avons laissé en arrière plus de 10 000 hommes du 15e corps ; braves gens qui, après avoir combattu trois jours, tombent exténués le long des routes.

5 décembre – Patrouilles nombreuses pour hâter la marche des trainards. On quitte La Ferté à 2 heures de l'après-midi. L'arrière-garde est renforcée du 11e chasseurs à cheval et d'une batterie d'obusiers. Ce même jour, un peloton de reconnaissance, commandé par le lieutenant **de WITTE**, protège la retraite des volontaires de **CATHELINEAU** et de leurs bagages en combattant pied-à-pied jusqu'à ce que l'ennemi se soit retiré. Arrivée à Lamotte-Beuvron à 10 heures du soir, bivouac dans le parc du château.

Nous apprenons que le général **D'AURELLES** occupe le château. Notre dernière reconnaissance, rentrée à minuit, lui donne la certitude que l'ennemi ne songe pas encore à nous poursuivre.

6 décembre – Les débris de l'armée continuent à passer dans le plus grand désordre. Le régiment patrouille du matin jusqu'à midi pour pousser les trainards jusque Salbris. Départ de Lamotte-Beuvron ; arrivée à Nouan-le-Fuselier à 2 heures.

L'arrière-garde commandée par le général **REBILLARD**, est renforcée du 1er régiment de chasseurs de marche et de 1 500 zouaves du 2e régiment de marche. Nos obusiers sont remplacés par une batterie de 4.

7 décembre – Combat de Nouan-le-Fuselier – A 9 heures du matin, le 5e escadron (capitaine **de PERRY**) est placé en grand-garde à 3 km de Nouan sur la route de Lamotte-Beuvron. Le commandant **DUPONT** place lui-même les postes. Deux pelotons sont placés en avant. Celui de droite à 500 mètres de la route dans l'intérieur des terres. Celui de gauche, seulement à 200 mètres. Un cordon de vedettes relie les deux pelotons. La portion principale, à 1 500 mètres en arrière sur le bord de la route et abritée par un bois. A peine l'escadron était-il installé, qu'un sous-officier du peloton de gauche vient prévenir son officier (M. **FINCK**) qu'une colonne ennemie assez profonde avance rapidement. **M. FINCK** rapproche son peloton de la route, le disperse en tirailleurs et l'action s'engage immédiatement. Aux premiers coups de fusil, la portion principale monte à cheval et le capitaine n'attend que le ralliement de son peloton de droite pour se porter en avant. Mais presqu'aussitôt, il voit le peloton de **M. FINCK** revenir au grand trot, poursuivi par 150 à 200 hussards bleus (hussards de Posen) et quelques lanciers et suivi par 4 à 500 cavaliers.

Ancestrami

C’est que l’ennemi au lieu de s’arrêter au feu de nos tirailleurs, avait au contraire doublé l’allure, et ce n’est que lorsqu’il ne fut plus qu’à 50 ou 60 pas de nos hommes, que ceux-ci, n’ayant en main que leurs fusils déchargés, se décidèrent à faire demi-tour. La portion principale est entrainée malgré elle dans ce mouvement de retraite. Le capitaine **de PERRY** ayant cherché à arrêter son monde, la mêlée s’ensuit ; les chevaux s’animent et, hussards de Posen, lanciers polonais, dragons français entrent pêle-mêle au galop dans le village de Nouan, échangent des coups de feu et des coups de sabre jusque sur le poste avancé des zouaves. Reçu par ceux-ci à bout portant, l’ennemi fait des pertes rapides et sérieuses et se décide bientôt à opérer sa retraite aussi vivement qu’il avait poussé son mouvement en avant, laissant sur le terrain un assez grand nombre de tués et de blessés (50 à 60 hommes) dont le major du régiment des hussards de Posen tué, et un autre officier tué d’un coup de révolver par le fourrier **LAGERSIE**. Le dragon **POTIER** reçoit une balle de pistolet dans la joue, il tue son adversaire d’un coup de pointe. Le trompette **CHEVALIER**, sur le point d’être fait prisonnier, brûle la cervelle au hussard bleu qui tenait déjà son fusil et s’échappe au galop.

L’ennemi n’a pas plutôt tourné bride que les dragons ralliés se mettent vigoureusement à sa poursuite, jusqu’au-delà du point où s’était établie, le matin notre grand-garde. La route paraissant libre, on allait pousser plus loin, lorsqu’un coup de canon à mitraille crible nos hommes de pierres et de poussière, mais ne nous tue qu’un cheval. Alors le général **DASTUGUE** ordonne la retraite qui s’effectue au pas.

Au-delà de l’action, le peloton de droite qui, à cause du brouillard et de l’éloignement, n’avait pu distinguer assez à temps les mouvements de l’ennemi, avait été bientôt débordé et ensuite pressé par un demi-escadron prussien. Les dragons, après avoir fait feu, cherchent leur retraite par les bois, seul côté qui reste libre ; mais, poursuivis de très près, ils franchissent un large fossé où trois de nos chevaux s’abattent et leurs cavaliers sont faits prisonniers.

De retour à Nouan, il manque à l’appel de l’escadron : 8 hommes et 9 chevaux.

On apprend par les prisonniers que la troupe que nous venons de combattre est forte de 1 800 fantassins, de 8 pièces d’artillerie et de 2 régiments de cavalerie, et l’on suppose que ce n’est que l’avant-garde d’un corps plus nombreux.

La retraite continue sur Salbris, mais lentement et en très bon ordre, malgré la batterie prussienne, à laquelle la nôtre ne répond pas. Nous mettons 6 heures et demie pour faire 9 km. Les troupes démoralisées du camp de Salbris auront le temps de l’évacuer.

Il est nuit lorsque la cavalerie arrive à Salbris. On l’adosse à la Yèvre qui est complètement gelée, et qu’on ne peut passer que sur un pont large de 4 à 5 mètres. Peu après les pièces prussiennes prennent position à 1 800 mètres environ de la ligne de cavalerie, dans un bois de sapins, et font pleuvoir une grêle de projectiles qui passent au-dessus de nos têtes et du village, et vont tomber dans le camp de Salbris, alors complètement évacué. Enfin, la cavalerie passe le pont sans être aperçue. Peu après, notre artillerie, qui n’a pas tiré un coup de canon de toute

Ancestrami

la journée, profite de la nuit, s'approche très près de la batterie prussienne, et, par un tir heureusement dirigé, la réduit en silence en peu d'instants.

L'arrière-garde continue à suivre, sans être inquiétée, la route de Vierzon, au milieu d'une indescriptible confusion de soldats débandés et de charrettes marchant dans les deux sens.

A Vierzon, où l'arrière-garde arrive à 2 heures du matin, le désordre est à son comble. Aucun commandement ne s'y fait sentir ; aucun ordre n'est donné : chacun est libre de prendre la direction qui lui plait. Nous campons au marché aux chevaux.

8 décembre – Le régiment quitte Vierzon à 8 heures du matin et se dirige sur Issoudun avec le 11e chasseurs ; le 6e hussards nous y rejoint dans la soirée. On y cantonne. L'infanterie de l'arrière-garde est restée à Vierzon.

9 décembre – Toute la journée est employée à remettre la ferrure en état. On reçoit l'ordre, dans l'après-midi, de partir à 10 heures du soir pour Châteauneuf, où l'on arrive le 10 à 6 heures du matin. Cantonnement.

10 décembre – Repos.

11 décembre – On va cantonner dans les fermes qui avoisinent St Florent.

12 décembre – On va bivouaquer à Mehun-sur-Yèvre, où nous rallions la 1ère division du 15e corps.

13 décembre – La division entière reçoit l'ordre de marcher sur Vierzon. La brigade (6e hussards et 6e dragons) forme l'avant-garde. On ne part qu'à 10 heures, et toutes les troupes suivent la grande route. On sait que Vierzon n'est occupée que par un régiment de cuirassiers blancs et deux escadrons de uhlans. On marche d'abord lentement ; puis quelques pelotons du 6e hussards prennent le trot et arrivent encore assez à temps pour tuer quelques hommes à l'ennemi, lui faire une vingtaine de prisonniers et s'emparer de voitures de vivres et de chevaux. L'ennemi s'est retiré sur Theillet, où il est en force. Nous entrons à Vierzon à 3 heures du soir, chaudement acclamés par les habitants. On établit le bivouac sur les bords du Cher.

14 et 15 décembre – Bivouac à Vierzon.

16 décembre – Le régiment va cantonner à Brinay et les villages environnants, 8 km de Vierzon.

17 et 18 décembre – Mêmes cantonnements.

19 décembre – La régiment va cantonner à Quincy.

Archives Tranmil

20 décembre – Départ pour St Germain-du-Puits où nous trouvons concentrée la plus grande partie de l'armée de la Loire. Nous campons en dehors du village.

21 décembre – Même bivouac.

22 décembre – La brigade va cantonner à Mehun-sur-Yèvre.

23 et 24 décembre – Mêmes cantonnements.

25 décembre – Le régiment va occuper Vierzon-Village, Theillet et Orsay.

26, 27, 28, 29, et 30 décembre – Mêmes cantonnements.

31 décembre – Le régiment va cantonner à Neuvy-sur-Barangeon, Mery-es-Bois, Nançais. On se garde militairement et l'on pousse reconnaissance tout le long de la grande Yèvre.

Janvier 1871

1, 2 et 3 janvier – Mêmes cantonnements.

4 janvier – Le 15e corps reçoit l'ordre de rejoindre le général **BOURBAKI** dans la vallée du Doubs. Le régiment quitte ses cantonnements et va coucher à Vierzon.

Du 5 au 12 janvier – La 1ère colonne, composée des 4e et 5e escadrons, sous les ordres du lieutenant-colonel, s'embarque le 5, à 5 heures du matin et débarque à Clerval sur le Doubs le 12, après être restée 5 jours immobile sur la voie, par suite d'encombrements. Les deux escadrons vont cantonner à Gondenant à 5 km en avant sur la route de Rougemont.

La 2e colonne, comprenant le 1er escadron, commandée par le commandant **ROUSSEAU**, s'embarque à 9 heures du matin, s'arrête à Rochefort, près Besançon, le 11, et continue sa route par étapes, en passant par Besançon, Beaume-les-Dames et Clerval, à destination de Fontaine où elle vient se cantonner le 14.

La 3e colonne, comprenant l'état-major et le 2e escadron, sous les ordres du colonel, a quitté Vierzon le 6, à midi, et débarque à Clerval le 12. Le même jour, l'état-major cantonne à Fontaine et le 2e escadron à Momby, à 3 km plus loin, sur la route de Rougemont.

15 janvier - Le régiment va prendre ses cantonnements dans les villages voisins de l'Isle-sur-Doubs (rive droite). Nous occupons Mangenaut, Médière, Etrappe et Longeville. Nous sommes à environ 10 km de Montbéliard et d'Héricourt et à 20 km de Belfort.

16, 17, 18 et 19 janvier – Mêmes cantonnements.

Ameritramil

20 janvier – L'armée française ayant reçu l'ordre de battre en retraite, après nos échecs, sur Montbéliard et Héricourt, le régiment vient cantonner le 20 dans les environs de Beaume-les-Dames. Il occupe le château et la commune de Champvant, la ferme de Lacude et les villages de Fontenotte, La Bretonnière, Forbanne, Grosbois et Bricauchaut.

21 janvier – Mêmes cantonnements.

22 janvier – On va se cantonner à Ansagney, Novilars, Petitvaire et Thizé.

23 janvier – Départ pour Boussière en passant par Besançon.

Pendant la route et aux environs du village de Bussy, on apprend que les Prussiens occupent Quingey, d'où ils ont délogé quelques troupes de la 1ère division du 15e corps. On apprend également, par des fuyards, qu'un convoi de blessés dirigé sur Lyon a été attaqué à coups de canons, que le train a été forcé de s'arrêter et que chacun s'est sauvé comme il a pu.

Une reconnaissance du 11e chasseurs prévient que Boussière est sinon occupé par l'ennemi, du moins sur le point de l'être ; le colonel s'arrête à Bussy et envoie le 4e escadron (capitaine **de FONTENAY**) en reconnaissance sur Boussière. Le village n'était pas occupé.

Le colonel y conduit donc le régiment. Nous y arrivons à nuit close. Il est impossible que nous restions dans cette position critique. Nous sommes placés en extrême pointe d'avant-garde, dans un pays extrêmement accidenté ; Boussière est dominé de tous côtés par des hauteurs boisées à peine praticables pour des fantassins ; que peut-on faire avec des chevaux ? … Aucun corps français n'est à notre proximité, et le colonel acquiert la certitude que les Prussiens ont pris le village d'Alban-Dessus. Un poste ennemi occupe même le pont du chemin de fer, et ses vedettes ne sont pas à plus d'un km du village, ce qui forme autour de nous, dessiné par les feux des bivouacs ennemis, comme un demi-cercle, qui peut encore se resserrer d'un moment à l'autre.

Malgré le froid, on n'allumera pas de feu. Le silence le plus absolu est recommandé. Deux pelotons du 1er escadron (capitaine **de SAINT-HILAIRE**) sont placés en grand-garde avec mission d'observer, l'un, le chemin d'Alban-Dessus, l'autre celui de Torpes. Du côté d'Alban, l'ennemi est si près que nos vedettes entendent les conversations des vedettes allemandes.

De faux renseignements avaient fait croire que Torpes et le pont de ce village étaient occupés par l'ennemi. Le capitaine **de SAINT-HILAIRE** y est envoyé en reconnaissance. Il rend compte qu'il a trouvé, à Torpes, un bataillon de tirailleurs, et que le commandant de cette troupe l'a prié de faire connaître que des forces prussiennes, en grand nombre, sont dans la forêt de Chaux, qui domine le village et qu'il s'attend à être attaqué le lendemain matin.

Le colonel communique ces renseignements au général **de LONGUERUE**, commandant la division de cavalerie, en le prévenant de la position difficile du régiment et en faisant ressortir qu'il ne lui reste plus, pour se retirer, qu'un petit chemin de montagne assez dangereux. Le

Ancestramil

général ordonne immédiatement la retraite de toute sa division. Le 6e dragons ne partira de Boussière qu'à 6 heures du soir, et le 4e escadron (capitaine **de FONTENAY**) restera seul dans le village ; il s'y barricadera, crénèlera les murs et s'y défendra à outrance. Les chevaux de cet escadron sont de suite mis dans les écuries et les étables, et les autres mesures avaient déjà reçu un commencement d'exécution, lorsqu'un ordre du général vient nous prescrire d'évacuer complètement Boussière et de battre en retraite sur Ornans. Notre retraite s'exécute dans le plus grand silence. Arrivés sur la route de Quingey à Besançon, les voitures abandonnées, les encombrements de toutes sortes, nous obligent à rompre par un, et nous traversons ainsi les convois, les groupes de soldats isolés et les embarras sans nombre qui se rencontrent à chaque pas, surtout aux abords de Besançon.

Nous arrivons enfin sur la route d'Ornans, qui traverse la partie Est de la forêt de Chaux, partie non encore occupée par l'ennemi. Nous marchons silencieusement toute la nuit, par un temps très froid et de la neige jusqu'aux genoux de nos chevaux, et nous arrivons à Ornans à 7 heures du matin. Nous y trouvons le général **de LONGUERUE** qui nous prescrit d'aller prendre nos cantonnements à Montsoye et Vuillafent, à 5 et 8 km plus loin.

Nous arrivons dans ces localités à 10 heures et demie, hommes et chevaux exténués de fatigue. Il y a 30 heures que nous marchons presque sans repos, et nous avons parcouru dans ce laps de temps, par des routes difficiles, 106 km, sans compter les allées et venues. Une heure après l'arrivée aux cantonnements, il ne manque ni un homme, ni un cheval. Il n'y a que des régiments parfaitement disciplinés, et des hommes et des chevaux rompus à toutes les fatigues qui puissent exécuter ainsi de semblables marches.

24 janvier – A Vuillafent.

25 janvier – Notre retraite continue. Le régiment va coucher à Sombacourt, à Biau, à Goux et à Ouhau.

26 janvier – On cantonne à Ste Colombe, La Rivière, Les Granges.

27 janvier – Cantonnements à Mouthe, La Petite Chaux, et Chaux-Neuve.

28 janvier – Cantonnements à L'Abbaye, Rivière Devant, L'Aiguillon et Le Moulin.

29 janvier – Le régiment reçoit l'ordre de revenir sur ses pas et d'occuper St Laurent, commune située à la croisée des routes de Besançon à Bourg par Mouthe, et de la grande route de Paris à Genève, avec mission de rallier ce qu'il pourra des convois et de défendre les cols par où l'ennemi pourrait couper la retraite. Les forces qui se trouvent à St Laurent sont sous le commandement direct du général **CRÉMER**. Le 1er escadron (capitaine **de SAINT-HILAIRE**) est mis à la disposition du colonel **RENAULT**, commandant les éclaireurs de l'Est. Après avoir attendu pendant près de trois heures au rendez-vous donné, le colonel **RENAULT** ne paraissant pas, le capitaine fait prévenir le général de son absence, et le 1er escadron rentre, par ordre, à St Laurent.

Ancestramil

M. le lieutenant **BERNARD**, dans cette même matinée du 29, est envoyé avec 30 hommes au pont du Cornu pour observer et défendre le défilé. L'ennemi, qui vient de Champagnole, fait une première tentative pour forcer le passage vers une heure de l'après-midi. Reçu par les dragons à coups de fusil, il rétrograde. **M. BERNARD** fait prévenir qu'une seconde attaque est imminente et que des renforts sont nécessaires. En effet, une forte colonne d'infanterie avec de l'artillerie s'avance vers le Cornu. Après avoir escarmouché quelques temps, les dragons sont obligés, devant des forces disproportionnées, d'abandonner le défilé et de se replier en arrière du pont du Cornu. **M**. **BERNARD** fait dire que ce point est favorable à la défense et qu'il y tiendra aussi longtemps qu'il le pourra. Mais l'ennemi avait gagné ce qu'il voulait : c'était la route qui, de Champagnole, passe par le col du Cornu, pour aboutir à Foncine le Haut et le village des Planches. Il ne tente donc aucune attaque sur le pont du Cornu, par où il pourrait déboucher directement sur St Laurent. Cependant le général **CRÉMER** y envoie, comme renfort, un escadron du 1er chasseurs de marche, qui s'y rend à pied et s'embusque dans les bois qui dominent la route. On y envoie également, vers 6 heures du soir, une compagnie de francs-tireurs **BOMBONEL**. **M. BERNARD** n'en restera pas moins au pont du Cornu jusqu'au lendemain à 5 heures du soir. Il rejoint la portion principale à St Laurent.

Affaire des Planches – Toujours dans cette même matinée du 29, par ordre du général **de LONGUERUE**, le 5e escadron et une division du 4e (120 cavaliers) sous les ordres du capitaine **de PERRY**, partent de St Laurent à 9 heures du matin avec mission de rallier ce qu'on pourra du convoi du 15e corps, de pousser à cet effet jusqu'à Nozeroy et même jusqu'à Censeau, s'il est possible, en passant par Foncine le Bas et les Planches.

Dans le trajet de St Laurent à Foncine le Bas, nous rallions une centaine de voitures qui marchaient par petits groupes, et on leur fait accélérer la marche sur St Laurent. Le capitaine **de PERRY** apprend des officiers et des employés de convoi que le reste des voitures doit se trouver à Nozeroy ou dans les environs.

Arrivés aux Planches, on trouve encore 12 voitures du train auxiliaire sans chef ; le capitaine les fait partir sans perdre de temps sur St Laurent.

C'est au 2e chasseurs d'Afrique de marche que la garde du défilé des Planches est confiée. Deux de ses escadrons sont placés en grand-garde : l'une sur la route de Champagnole, l'autre sur celle de Nozeroy.

Venant d'apprendre que 80 voitures de convoi avaient été prises la veille au soir (28 janvier), au lieu-dit La Maison, près de Censeau, et que l'ennemi, selon toute probabilité, occupe Nozeroy, le capitaine fait partir du village de La Perrena un peloton de reconnaissance, sous le commandement de **M. le lieutenant de La GUESNERIE**, avec ordre de suivre la direction de Nozeroy, de faire activer le plus possible la marche des voitures et d'avoir enfin des nouvelles certaines de l'ennemi.

Ancestramil

La reconnaissance pousse jusqu'au village de Gillois (2 km de Nozeroy). **M. de La GUESNERIE** apprend là que Nozeroy est occupé par une forte colonne d'infanterie prussienne (6 000 hommes environ) qui, arrivée le matin, doit continuer sa route sur Pontarlier.

Toutes les voitures du convoi qui n'avaient pas été prises, 20 voitures environ, avaient quitté Nozeroy le matin de bonne heure ; **M. de La GUESNERIE** les pousse jusqu'à La Perena où elles arrivent vers 4 heures. Il n'y a pas de temps à perdre car les chasseurs d'Afrique avaient déjà fait prévenir le capitaine **de PERRY**, qu'ils étaient menacés par des troupes venant de Champagnole. On accélère donc le plus qu'on peut la marche de ce dernier convoi, afin de dépasser le plus tôt possible le village des Planches. Malheureusement les attelages exténués ne peuvent cheminer que très lentement, et l'on arrive aux Planches qu'à 5 heures et demie du soir, l'escadron marchant en arrière.

Le 2e chasseurs d'Afrique de marche ne se trouve plus à ce poste, mais les deux tiers du convoi ayant déjà dépassé ce village et se trouvant engagés dans le défilé, très difficile à attaquer, qui mène des Planches à Foncine le Bas, on a tout lieu d'espérer qu'on sera bientôt hors de danger. Cependant par précaution, le capitaine arrête son escadron à l'entrée du village et place un petit poste à la bifurcation des routes de Champagnole et de Nozeroy. Il est 6 heures et la nuit est complètement venue. C'est à ce moment que M. le maire des Planches vient dire au capitaine **de PERRY** qu'il a été prévenu que 2 000 Prussiens environ sont éparpillés dans la campagne ; que St Laurent paraît être l'objectif qu'ils se proposent ; que, dans tous les cas, il leur serait bien difficile d'aborder le village des Planches, à cause des défenses naturelles qui l'entourent. Ces renseignements n'étaient pas plutôt donnés que deux coups de fusil se font entendre sur le flanc droit du convoi, suivis bientôt d'une fusillade assez nourrie. Ce sont les fantassins prussiens qui, suivant les sentiers de montagne, sont arrivés à la faveur de la nuit jusqu'à une petite distance du convoi à l'attaque duquel ils procèdent immédiatement.

Les conducteurs ayant abandonné leurs voitures dès les premiers coups de feu, le convoi est aussitôt dans le plus grand désordre, et en peu d'instants complètement arrêté. Sans perdre de temps, le capitaine avait fait mettre pied à terre à 50 dragons qu'il dirige dans les rues adjacentes, d'où part la fusillade. Un sous-officier et 4 hommes sont portés en avant pour reconnaître l'ennemi. Ils sont reçus par une salve de mousqueterie. Plus de doute, l'ennemi est en nombre. Alors, aidé par quelques habitants, on élève à la hâte deux ou trois barricades ; sur les autres points, les maisons nous protègent. La fusillade continue des deux côtés avec vigueur ; celle de l'ennemi, individuelle d'abord, puis par salve de peloton. Les murailles étaient criblées.

Le combat dure plus d'une demi-heure ; le feu de l'ennemi s'est rapidement propagé sur tout le village, et la direction que suivent les balles ne permet plus au capitaine d'avoir de doute sur les intentions de l'ennemi. Il veut nous envelopper, fermer toutes les issues. L'ordre est alors donné de se retirer en continuant le feu, ce qui s'exécute lentement, sans trouble jusqu'à l'endroit où sont restés les chevaux. On monte à cheval et on se retire au trot par peloton. Il

était temps ! Car en passant un coude que forme la route en arrière du village, nous sommes salués successivement par des feux de pelotons bien nourris et répétés. Heureusement l'obscurité nous favorise et l'ennemi vise trop haut. Les balles passent au-dessus de nos têtes et vont s'aplatir sur les rochers qui bordent la route à droite. Bientôt l'escadron est hors de portée.

Cependant la fusillade continue dans le village. C'est une dizaine de dragons, qui trop acharnés au combat, se sont attardés et qui, au moment de se retirer, ont trouvé toutes les issues fermées. Ils brûlent leurs dernières cartouches, et sept d'entre eux, cernés de tous côtés, opposent encore la plus vigoureuse résistance. Le général prussien **VON de VILLE** a la générosité d'ordonner que ces braves gens soient pris sans qu'il ne leur soit fait aucun mal. C'est du général lui-même que nous tenons cette dernière partie de notre récit.

Ainsi, 50 dragons à pied ont défendu le village des Planches et arrêté pendant trois quarts d'heure deux brigades d'infanterie prussienne.

Sorti du village, il ne reste plus à l'escadron qu'une seule route qui puisse offrir quelques chances de salut, c'est celle de Nozeroy. On la suit. A 2 km des Planches, on rencontre une compagnie de francs-tireurs qui arrivait au feu, mais trop tard. On prend un guide à Perena pour marcher sur Chaux Neuve, l'on chemine toute la nuit, passant par de véritables sentiers de chèvre, côtoyant les précipices, les chevaux ayant parfois de la neige jusqu'au ventre. Enfin, on arrive à Chaux Neuve à 4 heures du matin, après avoir traversé les villages de Chalênes, Bief des Maisons, Arsure et Ciernébaud.

Le soir du 30, l'escadron couchait à Moret. Le 31 à 4 heures du soir, retour à St Laurent.

12 hommes et 14 chevaux ont disparu au combat des Planches. Le dragon **POTIER**, déjà blessé à Nouan, a été tué et aussi probablement les dragons **MOREL**, **AKERMANN** et **CHOQUET**. Le maréchal des logis **VIEUX** a le bras traversé par une balle. Deux chevaux sont blessés grièvement.

Le capitaine a cité dans son rapport les maréchaux des logis **VIEUX** et **GENEVOIX** qui ont donné l'exemple de la bravoure en entraînant les hommes aux endroits les plus périlleux.

30 janvier – Dans la nuit du 29 au 30, le colonel est prévenu qu'un armistice vient d'être conclu pour 21 jours. Peu d'instants avant, vers minuit, un sous-officier, envoyé à la recherche de **M. de PERRY**, avait apporté au général **CREMER** la nouvelle que Foncine le Bas était au pouvoir de l'ennemi. Pour s'assurer de l'exactitude de cette mauvaise nouvelle, **M. le capitaine de WITTE** et quelques hommes sont envoyés en reconnaissance sur Foncine le Bas. Ils y sont reçus à coups de fusil. On a des inquiétudes sérieuses sur le sort du 5e escadron.

Vers les 10 heures du matin, les capitaines **RAYNAUD** et **de WITTE** sont envoyés en parlementaires au camp prussien à Foncine le Bas. Le général prussien ignore l'armistice. On

Amestramil

convient cependant, qu'en attendant les ordres de Champagnole, on s'abstiendra de toute hostilité. Le général fait l'éloge des dragons qu'il a combattus la veille et autorise les parlementaires à visiter les prisonniers qui sont au nombre de 7.

31 janvier – Malgré l'armistice, on apprend que les Prussiens continuent de marcher. Ils enlèvent, au défilé du Cornu, un petit poste de francs-tireurs **BOMBONEL**, et, quelques heures après, le reste de la compagnie, et cela sans qu'un coup de fusil soit tiré. Réclamations du général **CRÉMER** et envoi d'un nouveau parlementaire. Le commandant prussien répond que l'armistice n'est pas applicable à l'armée de l'Est. A l'annonce de cette nouvelle, jugeant que la position devenait impossible, le général donne l'ordre de monter à cheval et de se retirer sur Gex. Il était 8 heures du soir.

Le 5e escadron avait rejoint vers 4 heures. Il est désigné pour occuper St Laurent aussi longtemps qu'il le pourra et marquer avec des vedettes les positions occupées par nos troupes, afin qu'il soit bien constaté que le jour de l'armistice nous tenions tels ou tels points.

Le régiment se met en marche vers 9 heures et demie, passe par Moret, le fort de Joux et le plateau de la Faucille. Après une marche de nuit des plus pénibles, à travers des chemins presque impraticables et couverts de neige, il arrive à Gex le 1er février à 7 heures du matin.

On a parcouru 15 lieues presque sans s'arrêter. Hommes et chevaux sont exténués, mais il ne manque à l'appel ni un homme ni un cheval.

Février 1871

1er février – Repos à Gex où se trouve déjà le 2e chasseurs d'Afrique de marche, le 1er chasseurs de marche et le 3e dragons de marche.

2 février – Repos à Gex. Le 5e escadron nous y rejoint après avoir été contraint d'abandonner le terrain à l'ennemi.

3 février – Le régiment va coucher à Collonge, Farge, Prout et Allogras. Quelques hommes échappés des Planches à la faveur de vêtements civils, rejoignent le régiment.

4 février – Cantonnement à Nantua.

5 février – Séjour. Le lieutenant-colonel **BUISSET** reçoit l'ordre du ministre de se rendre sans retard à Libourne pour concourir à la formation du 6e lanciers de marche.

6 février – Par ordre du général **de LONGUERUE**, le régiment va occuper les cantonnements de Ceysériat, Ramasse et Boha où nous commençons à voir les premières troupes du corps de **GARIBALDI**.

7 et 8 février – Séjour. On procède aux élections.

Ancestrami

9 février – Par ordre du général **de LONGUERUE**, le régiment part pour Bourg. Deux pelotons et l'état-major y sont cantonnés. Le reste du régiment prend ses cantonnements à Curtafon et Confrançon. A Bourg, encombrement de troupes.

Du 10 au 20 février – Mêmes cantonnements.

21 février – Par ordre du général de division, le régiment part pour Chalon-sur Saône, où il doit se mettre à la disposition de l'amiral **PENHOAT**, commandant l'armée des Vosges. La ville est pleine de francs-tireurs et de soldats de **GARIBALDI**.

A cette date du 21 février, après avoir assisté à presque toutes les affaires du 4 septembre au 1er février, le régiment compte encore 90 chevaux excellents par escadron et 400 soldats des plus solides, des plus aguerris et des mieux disciplinés de l'armée.

Au moment des plus grandes misères ; trop souvent sans chaussures par les plus grands froids ; au bivouac, dans la neige, dans la boue, jamais un murmure, une plainte contre les chefs. Les cas d'ivrognerie, presque nuls. Instruits par le combat de la Croix-Briquet, les hommes conservent le casque pendant toute la campagne et rentrent le 17 mars à Libourne, leur ancienne garnison, encore munis de cette coiffure.

Le colonel **FOMBERT de VILLERS** est fier d'avoir fait toute la campagne avec le 6e régiment de dragons et n'a que des éloges à lui adresser.

****

Ancestrami